

Working Paper

Schweizerische Friedensstiftung
Fondation suisse pour la paix
Fondazione svizzera per la pace
Swiss Peace Foundation



swiss
peace

3 | 2005

Ravalomanana, 2002-2005

Des produits laitiers aux affaires nationales
FAST Country Risk Profile Madagascar

Solofo Randrianja

swisspeace

swisspeace est un institut de recherche sur la paix, axé sur la pratique, dont le siège se trouve à Berne en Suisse. Les recherches et les programmes ont principalement pour objet: la détection précoce de conflits violents, la promotion civile de la paix par des organisations appartenant aux secteurs public et privé, l'identification de conflits liés à l'environnement et aux ressources naturelles ainsi que les questions de sécurité humaine et les aspects sexospécifiques liés à la violence et à la paix.

Par ses rapports, ses analyses et ses conférences, **swisspeace** apporte une contribution précieuse à la formation d'opinions sur des questions d'actualité dans le domaine des politiques de paix et de sécurité tant au niveau suisse qu'au niveau international, **swisspeace** a été créée en 1988 comme "Fondation suisse pour la paix" dont l'objectif visait à stimuler en Suisse une recherche indépendante sur la paix.

Reconnue au niveau national, **swisspeace** est une institution de renommée internationale se consacrant à la recherche sur la paix et les conflits. Ses principaux commanditaires sont le Département Fédéral des Affaires Etrangères (DFAE), le Fonds National Suisse ainsi que des organisations et fondations internationales.

Working Papers

Dans sa série "Working Paper" swisspeace publie les contributions relatives aux domaines sur lesquels portent principalement ses recherches et ses travaux. Veuillez vous référer à notre liste de publications à la fin de ce document ou sur www.swisspeace.org.

Editeur: swisspeace

Design: Leib&Gut, Visuelle Gestaltung, Bern

Impression: CopyQuick Printing Center, Bern

Copies: 300

Commandes: swisspeace, Sonnenbergstrasse 17, PO Box, 3000 Bern 7, Switzerland

www.swisspeace.org

© 2005 swisspeace

ISBN 3-908230-59-4

Ravalomanana, 2002-2005

Des produits laitiers aux affaires nationales

FAST Country Risk Profile Madagascar

Solofo Randrianja

Sur l'auteur

Solofo Randrianja est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Tamatave (Toamasina, Madagascar). Il est chercheur associé à l'Africa Study Center de Leiden, Pays-Bas. Il a dirigé l'Institut sur la Gouvernance CODESRIA, Dakar. Il est l'auteur de "Société et luttes anticoloniales" (Karthala, 2001) et a cosigné de nombreux ouvrages sur la vie politique malgache.

Solofo Randrianja is professor of contemporary history at the University of Tamatave (Toamasina, Madagascar). He has directed the Governance Institute CODESRIA, Dakar, is associate researcher of the Africa Study Center of Leiden, Netherlands, author of "Société et luttes anticoloniales" (Karthala, 2001) and has published widely on Madagascan politics.

Solofo Randrianja ist Professor für zeitgenössische Geschichte an der Universität Tamatave (Toamasina, Madagaskar). Er war Leiter von CODESRIA in Dakar, ist assoziierter Forscher des Africa Study Center in Leiden, Niederlande, Autor des Buches "Société et luttes anticoloniales" (Karthala, 2001), und hat zahlreiche Publikationen zu madegassischer Politik veröffentlicht.

Table des matières

Résumé/Abstract/Zusammenfassung	1
1 Préface	3
2 Introduction	4
3 Le poids de l'économie	5
4 Le contexte et les acteurs politiques	14
4.1 L'Armée	14
4.2 L'opposition politique	17
4.3 Les Eglises chrétiennes et la société civile	23
5 Les acteurs internationaux	26
5.1 La France et l'Union européenne	26
6 Madagascar et la médiation africaine	28
7 Conclusions et recommandations	32
Bibliographie	34
Annexes	35

Résumé/Abstract/Zusammenfassung

En analysant la dispute post électorale de 2002, l'une des plus importantes crises politiques que Madagascar ait connue depuis l'indépendance, cet article essaye de mettre en valeur le rôle des différents protagonistes et de la médiation internationale dans la recherche de solution. Même si le contexte économique n'a pas été un facteur déterminant, on ne peut cependant pas ignorer le fait que la crise se soit développée dans un contexte économique général difficile. L'aspiration d'une grande partie de la population à une vie démocratique et les réactions des dirigeants d'alors face à cette demande furent les facteurs favorables à l'éclatement d'un conflit généralisé à l'échelle nationale, avec des expressions plus ou moins violentes selon les régions. Inspirée essentiellement par la diplomatie française, la médiation internationale, en particulier africaine a été peu efficace avec ses "packages" prêt-à-porter. De même, dans un contexte de passions, les médiateurs traditionnels et institutionnalisés de la société civile locale ont été interpellés et ont dû opter pour des positions partisans. Pourtant en dépit de sa longueur et des risques réels de dérapages, la crise de 2002 qui a duré six mois au moins et a touché l'ensemble de Madagascar, n'a fait que quelques dizaines de victimes. Il faut sans doute mettre cela au crédit de mécanismes locaux de résolution de conflits, qui restent peu étudiés. Le nouveau régime né en 2002, malgré une légitimité électorale sujette à caution, a été porté par un élan en faveur d'un réel désir de changement. Il a bénéficié de ce fait d'une période d'état de grâce et de la sympathie de la communauté des bailleurs de fonds extérieurs. Les prochaines échéances électorales sont en 2007. Elles sont assez éloignées pour permettre aux nouveaux dirigeants de faire leurs preuves et assez proches pour laisser à l'opposition l'espoir d'une alternance institutionnalisée, ce qui écarte d'autant le risque d'une alternance extra constitutionnelle et violente en dépit de nombreuses difficultés et maladroites.

This working paper analyses the post-electoral dispute of 2002 in Madagascar, one of the greatest crises since the country's independence, highlighting the role of the various protagonists and the efforts of the international community to mediate a settlement. Although not the cause of the crisis, the difficult economic context played a decisive role in its escalation. The principal factors creating a climate favorable for the eventual outbreak of nation-wide conflict were the democratic aspirations of the majority of the population and the corresponding reactions of various political leaders. The violence ultimately manifested itself in different ways and levels of intensity from region to region. French diplomacy provided much of the inspiration for the efforts of international and particularly African mediators, efforts that were largely ineffective because of their reliance on ready-made "packages". In the emotional context that evolved during the crisis traditional mediators situated in local civil society were also compelled to adopt partisan positions. Despite the six-month duration of the crisis, and the reasonable expectations of escalation, there were relatively few casualties. This can be attributed to local conflict resolution mechanisms, which have been little researched until now. Though the new regime established at the end of the crisis as yet enjoys only a slender electoral legitimacy, it has been sustained by a general spirit and desire for change, and has benefited from a period of grace and the sympathy of the Bretton Woods institutions. The government's next challenge will be the elections due in 2007, these are far enough away to allow the new leaders to prove themselves, but close enough to provide the opposition with some hope for institutionalized transformation, reducing the risk of an unconstitutional and possibly violent, change whatever the flaws of the new government.

Das vorliegende working paper erforscht die Hintergründe des nach den Wahlen von 2002 entstandenen Konflikts in Madagaskar – der grössten Krise seit der Unabhängigkeit des Landes – indem es die Rolle der verschiedenen Protagonisten und die Vermittlungsbemühungen der internationalen Gemeinschaft beleuchtet. Auch wenn der wirtschaftliche Kontext nicht der entscheidende Faktor war, muss beachtet werden, dass die Krise vor dem Hintergrund einer wirtschaftlich schwierigen Situation entstand. Die Hoffnung eines Grossteils der Bevölkerung auf ein Leben in Demokratie und die Reaktion der politischen Machthaber darauf waren die wichtigsten Faktoren für den Ausbruch des landesweiten Konflikts, der sich je nach Region in unterschiedlichem Ausmass und unterschiedlicher Intensität manifestierte. Die internationale und insbesondere die afrikanische Vermittlung – stark beeinflusst von der französischen Diplomatie – war mit ihren

vorgefertigten, nicht an den lokalen Kontext angepassten Produkten wenig erfolgreich. Ebenso erfolglos waren die traditionellen, institutionalisierten Mediatoren der lokalen Zivilgesellschaft, die beigezogen wurden und die praktisch gezwungen waren, für die eine oder andere Partei Stellung zu beziehen. Trotz der sechsmonatigen Dauer der Krise und der Gefahr einer Eskalation, gab es relativ wenige Opfer. Dies kann zweifellos auf die lokalen Konfliktbearbeitungs-Mechanismen zurück geführt werden, die bisher allerdings wenig erforscht sind. Das neue Regime, das im Jahr 2002 nach der Krise eingesetzt wurde, war bisher trotz der nicht vorbehaltlosen demokratischen Legitimation vom Geist und dem starken Wunsch nach Veränderung getragen. Ausserdem hat es von einer Phase der Gunst und Sympathie seitens der Bretton Woods Institutionen profitiert. Die nächsten Wahlen sind im Jahr 2007 fällig – diese sind weit genug entfernt, um den politischen Führern eine Chance zu geben, sich zu beweisen. Zugleich sind sie aber auch nahe genug, um der Opposition eine Hoffnung auf einen Machtwechsel im Rahmen der Institutionen zu geben, was das Risiko eines nicht-konstitutionellen und möglicherweise gewaltsamen Machtwechsels trotz der diversen Schwierigkeiten und Mängel im Land verringert.

1 Préface

Le présent rapport fait partie d'une série, intitulée "Working Paper", publiée par FAST International, le programme d'alerte précoce de swisspeace.

La mission principale de FAST concerne l'alerte précoce en matière de conflits violents. Elle a pour but de mettre sur pied une action ou une réponse immédiate empêchant l'aggravation d'une crise. En outre, FAST s'attache à détecter les "fenêtres d'opportunité" favorables à l'instauration de la paix. FAST recourt à divers instruments qui sont intégrés dans une méthodologie combinée permettant d'analyser l'évolution des pays dont la situation est préoccupante. Les principaux problèmes pouvant avoir un impact sur le pays affecté sont analysés par l'étude des causes profondes et immédiates ainsi que des facteurs déterminants. Ce "Risk Profile" permet de procéder à un examen fouillé de la situation à Madagascar et d'analyser en détail certaines questions fondamentales ayant une incidence sur l'intensité du conflit.

L'instrument qui sous-tend cette analyse est le cadre analytique¹; il fait ressortir les différents facteurs qui sont à l'origine d'un conflit et/ou qui ont une influence sur une situation conflictuelle. En recourant à cet instrument, les analystes de FAST mettent continuellement à jour les données concernant l'évolution de la situation dans les pays sous surveillance. Le cadre analytique fournit, ainsi des informations récentes sur des points clés cruciaux quant à l'évolution future du pays.

Parce que FAST International cherche à établir un lien entre l'alerte précoce et une action précoce, ce document met l'accent sur la discussion autour des objectifs stratégiques. Ces options s'adressent tout particulièrement aux utilisateurs finaux des produits FAST et viendront, du moins nous l'espérons, s'intégrer au processus de décisions en cours.

¹ Pour de plus amples informations sur le cadre analytique et la définition des causes profondes et immédiates ainsi que des facteurs déterminants, prière de consulter <http://www.swisspeace.org/fast/2analytical.htm>. Pour des informations sur le cadre analytique, prière de consulter le document "FAST Analytical Framework", <http://www.swisspeace.org/uploads/FAST/AF/AnalyticalFramework.pdf>.

2 Introduction

Au début de l'année 2005, une prophétesse malgache prédit que si la situation continuait à empirer de la sorte, Madagascar allait revivre une crise identique à celle de 2002. C'est dire que cette quasi-guerre civile de faible intensité est, quoi qu'on en dise, encore très fraîche dans les mémoires et que la situation actuelle reste instable.

Suivons l'intuition de la prophétesse et disséquons ce que les Malgaches appellent les "événements de 2002" à travers le rôle des différents facteurs et acteurs (l'évolution de l'économie, l'opposition politique et les forces en présence, la société civile, les acteurs internationaux) afin d'évaluer les risques d'un possible conflit pour l'année 2005.

A la fin de l'année 2001, tous les ingrédients étaient réunis pour la réélection presque sans problème et selon des normes démocratiques "acceptables" d'un dictateur repent. Ratsiraka avait régné sur Madagascar pendant plus de 20 ans et – après une éclipse de quelques années, transition démocratique oblige – il brigait un cinquième mandat après s'être converti à la démocratie et au libéralisme économique. De même, pour la première fois dans l'histoire de la Grande île, le taux de croissance économique², du moins théoriquement, avait dépassé le taux de croissance démographique.

Pourtant, une grande partie des citoyens malgaches va préférer tenter de se débarrasser de Ratsiraka en répondant favorablement aux sollicitations de Ravalomanana, un opposant de fraîche date et l'un des cinq candidats aux élections présidentielles de décembre 2001.

A l'issue du premier tour qui porta Ravalomanana en tête des cinq candidats en lice, devançant le président sortant, les partisans du premier exigent un décompte des voix alors que certains du second arguent que leur poulain l'avait remporté dès le premier tour. Et d'escalade en escalade, la situation s'enlise en dépit des diverses tentatives de médiation impliquant pour la première fois l'Union africaine.

Le résultat fut une sorte de guerre civile de faible intensité qui opposa les partisans des deux candidats³. Celle-ci dura plus de 6 mois, de janvier à juin 2002. Elle déboucha sur une résolution armée du conflit qui se conclut par l'éviction de Ratsiraka de la scène politique et l'accession de Marc Ravalomanana à la présidence, un homme d'affaires dont l'expérience politique se limitait aux trois années qu'il avait passé à la tête de la mairie de la capitale, Antananarivo entre 1999 et 2001.

² "Le pays affiche (...) une croissance estimée à plus de 6% pour 2001, et le déficit budgétaire a été réduit. Mais le salaire minimum mensuel est inférieur à 30 euros. Cette main-d'œuvre peu onéreuse fait de Madagascar un pays attractif pour les industries étrangères qui cherchent à se délocaliser. Les zones franches, qui ont fêté récemment leur 10ème anniversaire, ont créé 100.000 emplois, (...) uniquement dans les villes. Le textile est ainsi devenu le premier pourvoyeur net de devises du pays, avec 200 millions d'euros par an. (...) Le tourisme arrive en deuxième position, avec 96 millions d'euros, au rythme de 100.000 touristes par an, en croissance régulière, viennent ensuite les crevettes, de pêche ou d'aquaculture, avec quelque 12.000 tonnes exportées, pour 81 millions d'euros. Cette embellie ne profite qu'aux villes, (...) Les 12 millions de Malgaches du secteur rural vivent dans une quasi-misère. (...) La croissance réelle du PIB sera de 6,7% en 2001 avec une inflation autour de 4,5%, selon les prévisions du FMI". L'Afrique Express N° 241 du 17/12/2001.

³ E. Million 2002-2003: Madagascar 16 décembre 2001. Regards sur une élection présidentielle contestée. Mémoire de fin d'études de l'Institut d'études politiques de Toulouse.

S. Randrianja 2003: Be not Afraid. In: African Affairs 102/407. 309-329.

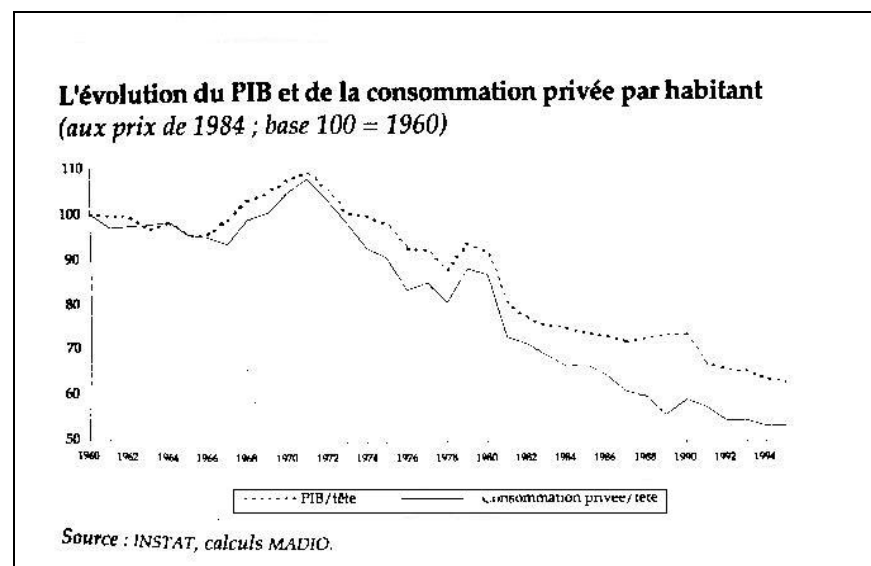
Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. Paris: Karthala.

3 Le poids de l'économie

Quelle est la part de l'économie dans le déclenchement de la crise de 2002? Les "événements de 2002" à Madagascar prirent tout le monde de court, si l'on s'en tient à la thèse selon laquelle le contexte économique, c'est-à-dire la pauvreté, est déterminant dans le déclenchement d'une crise politique. En effet, la province d'Antananarivo qui bénéficie de la concentration des entreprises en zone franche – moteurs de la croissance économique d'alors – fut le témoin d'une réduction de la pauvreté sensible surtout en milieu urbain. Le taux de la pauvreté y passa en effet de 63,4% en 1993 à 48,3 en 2001. La baisse fut sensible en particulier entre 1997 et 2001, période du mandat de Ratsiraka. Or, c'est surtout cette province, et plus généralement le milieu urbain⁴, qui fut le fer de lance de la fronde anti Ratsiraka et qui appuya la candidature de Ravalomanana⁵.

Cependant, dans une perspective plus large, les "événements de 2002" s'inscrivent dans un contexte économique instable, témoin d'une progression lente vers la pauvreté depuis plusieurs décennies, pauvreté qui s'aggrave durant les dernières années du socialisme insufflé par le régime de Ratsiraka.

Si au cours des années 60, environ 45% de la population vivaient au-dessous du seuil de pauvreté, durant les années 90, cette proportion a grimpé à 60 - 70% (Banque mondiale 1996, Razafindravonona et al. 2001). Le régime de Ratsiraka en porte donc la responsabilité en dépit du socialisme officiellement affiché. Comment en est on arrivé à un tel paradoxe?



Les dix premières années de l'indépendance correspondent à une certaine jubilation dans la mesure où, faisant partie de la Zone franc, Madagascar semblait à l'abri des grands soubresauts du monde. En termes réels cependant, le taux de croissance annuel restait modéré surtout face à l'essor démographique qui s'est amplifié. Mais dans l'euphorie de l'indépendance, les modestes réalisations de la Première République (1960-1972) ressemblaient à des exploits. Lorsqu'il n'y avait qu'une usine au moment de l'acquisition de l'indépendance, la construction de deux ou trois unités de production ressemblait, dans les statistiques et au niveau de la propagande officielle, à un grand bond en avant de l'industrialisation!

⁴ Le taux de pauvreté y reculera entre 1997 et 2001, soit pendant le dernier mandat de Ratsiraka, de 57,3% à 44,1% (P. Dorosh et al. 2003).

⁵ Pour les résultats des élections présidentielles de 2001 voir Politique africaine N° 86.

Pourtant l'économie de la grande île, nouvellement indépendante, restera dominée par une structure extravertie et surtout par les intérêts de firmes françaises installées à demeure depuis les débuts de la colonisation (1896). Elles se consacraient essentiellement à l'importation de biens manufacturés, à la collecte et à l'exportation de produits premiers, agricoles et miniers.

Lorsque Ratsiraka arrive au pouvoir en 1975, après une période de transition confuse dominée par les militaires, il fait adopter comme addendum à la Constitution, la *Charte de la Révolution socialiste*. Les mesures inspirées par la *Charte* conduisent Madagascar à quitter la Zone franc et à nationaliser à tour de bras.

Dans l'esprit des dirigeants socialistes, les bénéfices des produits d'exportation devaient financer une politique dite "d'investissements à outrance" dans le secteur industriel, selon un schéma de développement qui avait cours dans les pays socialistes.

Tableau 1 -- Evolution macro-économique à Madagascar depuis 1990

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002
Produit intérieur brut (taux de croissance ann	3.1	-6.3	1.2	2.1	-0.1	1.7	2.1	3.7	3.9	4.7		5.6	-10.9
primaire	2.1	0.5	1.7	3.2	-0.5	1.9	2.5	1.9	2.1	3.4		4.0	-1.4
secondaire	-0.6	-0.4	-1.1	3.3	-1.1	1.8	2.0	4.7	5.3	4.2		4.8	-20.1
tertiaire	3.9	-7.7	1.1	2.1	1.2	1.5	2.1	4.6	5.1	5.5		6.1	-12.5
Inflation (taux de croissance annuelle)	11.5	12.9	14.4	12.1	41.7	45.1	17.8	7.3	8.4	9.8		11.9	13.4
Investissement privé (pourcentage du PIB)	6.9%	4.7%	3.7%	3.7%	4.7%	5.2%	5.0%	5.6%	5.6%	6.1%			
Fiscalité (pourcentage du PIB)													
recettes fiscales	9.4%	6.9%	8.6%	8.2%	7.7%	8.3%	8.5%	9.4%	9.8%	11.0%			
dépenses courantes de l'Etat	9.1%	9.9%	11.7%	12.1%	12.7%	11.3%	10.5%	10.9%	11.7%	11.1%			

Source: SPPM, STA, INSTAT.

Cependant, non seulement les secteurs sélectionnés pour bénéficier de ces investissements dans le cadre d'une économie dirigée, ont été mal choisis du fait de la corruption et ils ont généré des "éléphants blancs", mais encore les prix des produits d'exportation se sont dépréciés sur le marché international. Le résultat fut un déséquilibre des mécanismes macroéconomiques et surtout un endettement important et de faible productivité.

Le gouvernement socialiste dut alors faire appel au FMI en 1981 et à la Banque mondiale en 1983, alors que le pays s'enfonçait dans une pauvreté grandissante. Dans un contexte institutionnel bloqué, l'opposition n'avait aucune voix au chapitre. Toutes les élections portent la marque de fraudes massives qui reconduisirent les hommes du parti du président, l'Avant-garde de la Révolution Malagasy (AREMA⁶), aux commandes du pays.

Pour toutes les générations qui avaient vécu la Première République (et qui n'ont que peu ou prou connu la période coloniale), elle survivait dans leur mémoire comme un âge d'or. Ravalomanana, le challenger de Ratsiraka, fait partie de ces générations qui progressivement accèdent à des postes de responsabilité.

Même si sur le plan économique, les mesures de libéralisation entraînent une croissance modeste dès la fin des années 80, le revirement de Ratsiraka vers une économie libérale semblait peu crédible, car son régime s'accrochait à des pratiques politiques autoritaires. Ainsi la censure de la

⁶ Rebaptisé sous l'inspiration libérale *Andry sy Riana Enti-Manavotra an'i Madagasikara*.

presse ne fut-elle supprimée qu'en 1986. Cet immobilisme politique conduisit à une première crise en 1991.

Elle obligea Ratsiraka à renoncer au pouvoir après une longue grève générale et des élections anticipées⁷. Un schéma caractéristique de cette période (conférence nationale, institutions transitoires et élections générales) inaugura une longue phase de transition à la fois politique et économique. Le nouveau régime incarné par Ravalomanana n'en constitue-t-il qu'un épisode ou en marque-t-il la fin? Tel est sans doute l'enjeu des évolutions politiques de ces prochaines années.

En tout cas, l'une des premières phases de cette période de transition fut l'arrivée au pouvoir en 1992 d'une coalition hétéroclite conduite par Albert Zafy qui s'auto-proclama prématurément "père de la démocratie". Elle durera de 1991 à 1993 et marquera la naissance de la III^{ème} République caractérisée par un régime parlementaire.

En dépit d'un soutien populaire indéniable, l'alliance dite des Forces Vives, qui porta Zafy au pouvoir, ne résista pas longtemps à ses tiraillements internes et déçut les espoirs de ceux qui l'avaient soutenue. Une partie des dirigeants favorable à des "financements parallèles" s'opposa à ceux qui prônaient la poursuite des ajustements structurels. Les hésitations provoquèrent l'ajournement des négociations avec le FMI et la Banque mondiale en 1994-1995. Ces flottements entraînèrent une dépréciation de 300% du franc malgache ainsi qu'une forte inflation (entre 40 et 60%) (Dorosh et al. 2003).

Pour normaliser la situation, les mesures préconisées par les bailleurs de fonds internationaux à partir de 1995 furent drastiques, mais néanmoins relativement efficaces. Traduisant la déception de la population, mais jouant aussi un jeu politicien, les parlementaires entamèrent une procédure de destitution d'Albert Zafy pour violation de la Constitution. Les nouvelles élections, tenues en 1996, permirent le retour de Ratsiraka au pouvoir, par les urnes et en dépit d'un fort taux d'abstention⁸, à l'issue d'un second tour qui se déroula dans des conditions douteuses.

Vieillissant, malade et héritant d'une situation en cours de normalisation, Ratsiraka se présenta néanmoins comme l'homme providentiel auquel était échu la mission de remettre l'économie sur les rails, alors qu'il avait contribué à la déstabiliser. Pourtant selon les analystes de la Banque mondiale, il aurait fallu à Madagascar le même rythme de croissance qu'à l'époque, et ce pendant 20 ans, pour espérer retrouver le niveau économique de 1971.

L'arrogance facile s'accompagnait de l'accaparement par le clan Ratsiraka, de nombreux pans des activités économiques, en particulier par le biais de la privatisation, l'un des volets des différents plans d'ajustement structurel. L'un des épisodes les plus connus fut le remplacement d'un certain nombre de ponts détériorés ou en voie de l'être, par des ponts flottants, rebuts de matériels militaires provenant d'un Etat de l'ex-Union soviétique. Ces ponts flottants furent acquis par la société Decagon, propriété de la famille Ratsiraka. Celle-ci exigeait un droit de passage des usagers. Un député de l'opposition, Jean Eugène Voninahitsy, ancien membre du parti de Ratsiraka, fut tout simplement jeté en prison pour avoir critiqué ces ponts, mais sous le prétexte d'avoir émis un chèque sans provision.

Apparemment l'on s'acheminait vers une présidence à vie de Ratsiraka. Car en même temps l'opposition désorganisée par la confusion de la première période de transition et la défaite

⁷ Politique africaine N° 52, Décembre 1993: Madagascar. Paris: Karthala.

⁸ Ratsiraka fut élu par 25% des électeurs. Les abstentionnistes ne voulurent pas choisir "entre la peste et le choléra", voir carte des abstentions.

électorale de 1996 – défaite amplifiée par la déroute des législatives qui suivirent – avait perdu sa capacité de mobilisation du début des années 90. Certains de ses leaders rallièrent même le camp des nouveaux dirigeants, ce qui discrédita d'autant plus l'ensemble de la classe politique auprès de l'opinion publique, créant une situation dont tenteront de profiter ceux qui avaient un profil d'"homme nouveau".

Aussi durant les élections municipales du 15 décembre 1999, la capitale vota-t-elle en faveur de Marc Ravalomanana, un homme d'affaires propriétaire de l'une des plus importantes entreprises agro-alimentaires du pays. Sans expérience politique, le personnage s'appuie en particulier sur la FJKM (L'Église de Jésus Christ à Madagascar), l'une des principales églises chrétiennes de Madagascar dont il est le vice-président – elle est l'une des quatre composantes de la puissante FFKM (Confédération des Églises Chrétiennes de Madagascar) – et sur un comité électoral regroupé sous le label *Tiako Iarivo* (J'aime Antananarivo). En dépit du calibre de ses concurrents, il fut élu sans problème.

Dans la morosité du paysage économique, son entreprise apparaît comme un havre de réussite et symbolise d'une certaine façon le "rêve malgache" (Million 2002-2003), hérité des années 60 et revu à l'aune des modèles anglo-saxons. Ce rêve, il réussit à le transposer dans le domaine politique en dirigeant la mairie comme il dirige son entreprise. Les résultats sont tangibles.

Son comité de soutien électoral lors des élections communales de décembre 1999, *Tiako Iarivo* (J'aime Antananarivo) se transformera progressivement en un parti politique *Tiako I Madagasikara* (J'aime Madagascar) (TIM) dont l'organisation, jusqu'au logo, épouse celle de son entreprise. Il réussira à rassembler autour de sa légende de *self made man* et surtout autour des moyens importants dont sa machine électorale bénéficiait, une grande partie de l'opposition.

Certes le retour de Ratsiraka au pouvoir fin 1996 ouvre la voie à un cycle de croissance économique, mais ce n'est qu'en contraste à la situation chaotique qui prévalait durant l'intermède de la présidence d'Albert Zafy.

De plus, en dépit de cette croissance théorique peu visible dans le panier des ménagères, Madagascar restait et reste l'un des pays les plus pauvres du monde.

Et cette pauvreté est "inégalement" répartie entre les villes et les campagnes, entre les villes elles-mêmes et entre les différentes régions des provinces. Pour faire face à ces disparités, la réponse des autorités d'alors fut "l'autonomie des provinces", qui lit la pauvreté comme les disparités opposant la province centrale à celles des côtes. "L'autonomie des provinces" fut présentée comme une nouveauté, mais en fait, elle servait à maîtriser l'aile extrémiste des partisans qui avaient joué la carte du fédéralisme ethnique. Ces réformes administratives faisaient partie d'un ensemble qui consacrait, au moment de son retour au pouvoir en 1996, la mise en place d'un "Ratsiraka nouveau", bon élève des bailleurs de fonds internationaux, mais surtout celle d'un régime dont toutes les institutions avaient été verrouillées au profit d'un pouvoir présidentiel fort et d'un parti dominant.

Peut-on dire que cette crise économique quasi-permanente fut le facteur déclenchant des conflits non institutionnalisés qui éclatèrent en 2002?

Les générations qui arrivent à l'âge de raison en 2002 n'ont pas connu la période "faste" des 10 premières années de l'indépendance, et à fortiori la période coloniale. Elles sont donc peu perméables aux discours nationalistes et victimisants qui font endosser la responsabilité des maux de Madagascar aux étrangers et à des entités immatérielles comme l'impérialisme.

Certes, dans l'opinion existe un courant anti-impérialiste, récemment converti à l'anti-mondialisation voire à l'altermondialisme. Il dénonce de temps en temps les méfaits de cette globalisation ainsi que

les "diktats" venant pêle-mêle de la Banque mondiale, des institutions de Bretton Woods, etc. Mais cette tendance est peu influente. L'opulence du monde d'outre-mer, perçue à travers les canaux de la mondialisation (en particulier les programmes de télévision diffusés par satellite), rend l'Occident plutôt attirant (Cole 2004).

Sans éléments de référence historique, la grande majorité des Malgaches a toujours vécu dans la pauvreté. Celle-ci est donc toute relative pour ceux qui la vivent. Cette situation est aiguisée par l'insularité. L'immatérialité de la pauvreté, dans le discours des politiques, l'a transformée en un élément récurrent dans la rhétorique. Elle a remplacé celui du développement qui avait cours dans les années 60. A court terme, en dépit des discours récurrents sur la pauvreté autant dans la presse que dans les discours officiels (comprenant ceux de l'opposition), la situation économique ne semble pas être un facteur déterminant dans le déclenchement de crises politiques hors institutions.

C'est donc au niveau du contrat social entre dirigeants et dirigés qu'il faut voir l'une des origines de ces conflits. En effet, les grands mouvements de rue de 1991 comme ceux de 2002, certes initiés par une partie de la classe politique, ont reçu un écho favorable auprès de l'opinion alors que la situation économique en ces périodes était plutôt celle d'une accalmie que d'une crise. On aurait dit que la partie de la population qui était à l'avant-garde de ces mouvements avait attendu d'avoir accumulé assez de forces pour consentir à se lancer dans des grèves de plusieurs mois.

Si l'on tente de faire une projection pour 2005, la situation présente de nombreuses similitudes, mais aussi des différences sensibles.

L'une de ces différences est l'état de l'économie. Celle-ci a reçu de plein fouet les conséquences de la dispute post-électorale de 2001-2002.

Les effets des barrages anti-économiques, que les partisans de Ratsiraka avaient fait établir autour de la capitale, aggravés par ceux d'une grève générale déclenchée par les pro Ravalomanana, sont loin d'être effacés⁹. Or, ces barrages ont plus affecté les entreprises que la population tananarivienne, cible officielle des barrages. En effet, 70% des entreprises industrielles sont concentrées dans la capitale et ses environs.

Encore convalescentes, les entreprises des zones franches qui ont contribué à la croissance et au mieux être des milieux urbains pauvres, en particulier dans la capitale, commencent à être menacées par le dynamisme agressif de l'industrie textile chinoise¹⁰. Le tourisme, autre secteur moteur de la

⁹ "(...) l'économie et l'administration sont désorganisées par l'agitation politique (...) Antananarivo est plongée dans la grève illimitée appelée par les partisans de M. Ravalomanana tandis que ceux du chef de l'Etat organisent le blocus de la ville (...) Ces mobilisations ont un impact d'autant plus grand que la capitale et sa région concentrent 70% de l'activité économique (...) Au terme de la première semaine de grève, un manque à gagner de 8 à 9 millions de dollars par jour a été enregistré; il s'est ensuite élevé de 10 à 12 millions de dollars, selon les estimations du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale". F. Soler (la Lettre de l'Océan indien): "A Madagascar, le bras de fer électoral pèse lourdement sur l'activité économique". Dans: Le Monde du 05/03/2002.

¹⁰ "Depuis la fin de l'accord multifibre, qui permet à la Chine de pénétrer les marchés européen et américain, certaines entreprises franches opérant à Madagascar seraient sur le point de se délocaliser. (...) La très grande majorité des quelque 130 entreprises, qui emploient environ 80.000 personnes installées dans l'île, appartiennent à des Chinois. Pour ces derniers, il est désormais intéressant (...) de produire en Chine (...) En l'espace seulement de quelques semaines, des entreprises franches ont licencié des centaines d'employés". La Gazette de la Grande île du 31/01/2005.

croissance, est dans le même état¹¹.

Et depuis le dernier trimestre de l'année 2004, la situation économique n'est pas au mieux. La monnaie malgache s'est dépréciée de plus de 50% par rapport à l'euro et ce en l'espace de quelques semaines, l'inflation est de 24%; une crise de la distribution du riz et des salaires bloqués sont autant d'arguments utilisés par l'opposition politique pour montrer que les lendemains qui chantent promis par les partisans de Ravalomanana durant la crise post-électorale sont loin d'être réalisés.

Aussi la grande majorité de la population continue-t-elle de vivre au-dessous du seuil de pauvreté¹² avec les conséquences que l'on connaît: la persistance de la peste dans plusieurs poches¹³ et le banditisme, surtout rural, accru et aggravé par une dissémination d'armes de guerre¹⁴ durant la crise post-électorale¹⁵.

Les perspectives restent cependant optimistes, du moins à en croire les pronostics du FMI qui prévoient un taux de croissance se situant entre 5 et 7% pour 2005. De plus, Madagascar a atteint "le point d'achèvement". Et en contrepartie, la plupart des pays auprès desquels Madagascar avait contracté des dettes les ont partiellement ou totalement effacées, il en est de même des bailleurs de fonds internationaux.

Dans un tel contexte, lancés vers le milieu de l'année 2004, les appels à la mobilisation adressés au monde urbain par des associations comme *Ny Vahoaka Noana* (Peuple affamé), fortement influencées par l'opposition, n'ont guère reçu d'échos jusqu'à maintenant. Aussi, même si théoriquement la conjoncture économique est apparemment mauvaise et peut favoriser un mécontentement, celui-ci ne se comptabilise-t-il pas sur le terrain politique en termes de sympathie à l'égard de l'opposition.

Par contre, certains opérateurs économiques qui font partie du réseau de Ratsiraka tentent de livrer une sorte de guérilla économique afin de créer un contexte générateur de conflits sociaux.

Deux produits stratégiques sont concernés: le riz et les carburants. Le riz est l'aliment symbolique des Malgaches, et une augmentation du prix du carburant entraîne une cascade de hausses des prix. Or, les deux subissent sur le marché mondial ou du moins ont subi, de fortes hausses conjoncturelles qui se répercutent sur le marché malgache: jusque là rien d'anormal.

Or, toute augmentation du prix du riz au niveau des consommateurs a un énorme impact psychologique sur les Malgaches, en particulier sur les citadins dont les Tananariviens. La mobilisation de ces derniers a toujours été décisive dans les changements de régime. La

¹¹ "Côté tourisme, le n° 1 mondial, le français Accor, devrait s'implanter en 2005, tandis que de sérieux projets se montent avec des groupes hôteliers mauriciens et sud-africains. Même la notation de Madagascar à l'étranger s'améliore. (Pour la) COFACE (...), Madagascar, noté D depuis la sortie de crise, vient tout juste de passer en C (...). En Amérique du Nord, (...) *Standard and Poor's* vient pour la première fois de noter Madagascar. Même si la note est faible (B), le simple fait d'entrer dans le classement est une bonne nouvelle pour le pays". F. Ralevahaza: "Pourquoi les investisseurs étrangers boudent-ils toujours Madagascar?". Dans: *Express de Madagascar* du 17/01/2005.

¹² La faim touche six Malgaches sur dix. *Les Nouvelles de la Grande île* du 14/10/2004.

¹³ Dans la proche banlieue d'Antananarivo, 8 personnes moururent de la peste à la fin de l'année 2004. Plusieurs cas similaires furent signalés dans des localités comme Manjakandriana, Miarinarivo, Anjozorobe. La ville de Firanrantsoa ainsi que certaines parties dans la province de Mahajanga sont aussi affectées. *Wanadoo.mg* du 11/01/2003.

¹⁴ "Les armes appartenant souvent aux agents de la sécurité publique circulent librement. (...) Les chevrotines et les armes artisanales *vita gasy* sont de plus en plus délaissées au profit de kalachnikovs ou de pistolets automatiques. La crise de 2002 a décuplé un phénomène déjà inquiétant auparavant". *L'Express de Madagascar* du 14/10/2004.

¹⁵ "Bala na Basy...". Dans: *La Gazette de la Grande île* du 05/02/2005.

période de la fin de l'année est celle de la soudure et aussi celle des spéculateurs. Le riz nouveau n'est pas encore arrivé à maturité et les stocks s'amenuisent. C'est à ce moment qu'il faut sortir les stocks existants et surtout importer car Madagascar ne produit pas assez de riz. C'est une période habituelle de montée des prix du riz.

Lors des récoltes au début de l'année 2004, MAGRO, la compagnie présidentielle a cru bien faire en achetant un peu au-dessus du prix du marché local le riz qui venait d'être produit. Spéculation économique va de pair avec calcul politique. Dans la région de l'Aloatra, productrice de riz, c'est la première fois que les paysans sont payés autant pour leur production¹⁶, le but étant d'encourager l'augmentation de la production.

Sur le marché, le prix au consommateur a donc augmenté dès le début des deux derniers trimestres de l'année. Mais la hausse a été amplifiée par la spéculation car des grossistes ont commencé à dissimuler du riz, provoquant une pénurie. Pendant le mois de novembre, le prix du riz a triplé voir quadruplé en ville. La pénurie et la spéculation ont été d'autant plus fortes que le gouvernement avait annoncé que, pour combattre la spéculation, il allait "pousser" certaines compagnies privées dont l'entreprise du Président de la République, MAGRO¹⁷, à acheter 100.000 tonnes de riz. En inondant le marché, il voulait provoquer une chute des prix et pénaliser les spéculateurs. Malheureusement, au début de l'opération du moins, ce fut le phénomène inverse qui se passa. Les spéculateurs dont de nombreux grossistes souvent liés à l'ancien régime et habitués à ce genre de pratique, achetèrent le riz dit gouvernemental qui arrivait au compte goutte sur le marché et le mélangèrent au riz local. L'ensemble était revendu ensuite au prix fort.

Il a fallu une intervention plus que musclée pour arriver à rétablir une situation qui se rapproche de la normale (intervention des camions de l'armée, vente très surveillée malgré le libéralisme affiché). Le climat social¹⁸ a été affecté par la fausse pénurie, surtout durant les fêtes de fin d'année. Les longues queues rappelaient celles tristement célèbres qui avaient eu cours pendant la période socialiste. Les secteurs les plus touchés furent les pauvres des villes.

L'autre produit sensible, le carburant, subit les fluctuations du marché international. Dans la situation malgache, une hausse des prix du carburant se répercute automatiquement sur le coût des transports et partant sur les prix des produits de consommation courante. Plusieurs émeutes eurent lieu contre des tentatives de hausse de prix des transports publics. Et le gouvernement a dissous les coopératives de transport qui exerçaient un quasi-monopole sur le transport urbain en fixant les prix de manière non concurrentielle. Mais ce sont là des mécanismes économiques normaux. Ce qui est anormal, c'est la situation de monopole qu'occupe l'entreprise *Galana* sur le marché du carburant.

Galana s'est bâtie sur les restes de l'ancienne société d'Etat privatisée *Solima* qu'elle a acquise à des conditions particulièrement avantageuses. Jusqu'à récemment celle-ci fournissait à tous les distributeurs les produits raffinés dans son usine sise à Toamasina. Au début de 2004, une grève des employés que la direction avait laissé traîner, se traduit par une pénurie. Le marché noir de

¹⁶ "Elle a acheté une grande partie du paddy produit par les riziculteurs d'Ambotondrazaka et ceux de Marovoay, les principaux greniers à riz de Madagascar, à 2.000 fmg le kilo. Pourtant, le cours normal dépassait rarement, lors de la précédente campagne, les 1.250 fmg/kg. D'où cette flambée du riz sur le marché (6.000 fmg/kg en moyenne), ce qui est une grande première dans l'histoire de notre pays". La Gazette de la Grande île du 02/12/2004.

¹⁷ "Afin d'éloigner ce chaos alimentaire, l'Etat fait des pieds et des mains en vue d'engranger les récoltes et les stocks de riz. A commencer par l'acquisition par ladite société, sans appel d'offres affirmant les opérateurs concernés, de 50.000 tonnes de riz sur les 100.000 importées du Pakistan". La Gazette de la Grande île du 02/12/2004.

¹⁸ Dans plusieurs villes, des manifestations contre la vie chère, fortement influencées par l'opposition, eurent lieu (à Majunga comme à Tamatave) et certains meneurs ont été arrêtés. Des grossistes ont été pillés ou incendiés par la foule en quelques endroits.

carburant se développa dans certaines localités comme au temps des barrages anti-économiques de 2002.

Or, il semblerait que certains notables de l'ancien régime, y compris Ratsiraka, aient des parts dans *Galana*. L'entreprise fut accusée de tentative de déstabilisation. La première mesure prise par le gouvernement fut la libéralisation complète du secteur. Tous les distributeurs peuvent désormais se fournir et stocker comme bon leur semble.

Un autre épisode semble confirmer, du moins aux yeux des dirigeants, les tentatives de déstabilisation économique. *Galana* projeta de livrer à l'île Maurice, des produits raffinés initialement destinés au marché malgache, du moins d'après la version officielle. Les autorités obligèrent *Galana* à écouler sur le marché malgache les produits en question.

Puis elles portèrent plainte contre la compagnie accusée de fraudes douanières et de pollution. La cour de justice de Toamasina condamna la compagnie à une amende astronomique qu'elle ne pourra payer que si elle se met en situation de faillite. Le directeur général, prudemment parti se soigner à l'étranger, fut condamné à sept mois de prison ferme.

On se rappellera que cette guerre économique commença de manière ouverte à la veille des élections présidentielles de 2001-2002, lorsque les services du Ministère des finances sous la présidence de Ratsiraka imposèrent un contrôle fiscal de dernière minute à la compagnie TIKO appartenant à Ravalomanana. La guerre semble donc continuer, mais à l'avantage de l'actuel Président.

A un point tel que de nombreux observateurs supputent les risques de voir naître un Etat TIKO¹⁹. Dans le cas du riz par exemple, il est vrai qu'en imposant un prix supérieur à celui toujours pratiqué, le groupe TIKO a augmenté cette année d'une manière substantielle les revenus des paysans producteurs, mais ce faisant elle s'est taillé aussi une sorte de monopole.

De même, dans le domaine de l'huile de table, la société *TIKO Oil* avait déjà obtenu au milieu des années 1990²⁰ une exemption de taxe controversée, moyennant le maintien d'un prix accessible aux ménages. Or, dans le budget 2005, *TIKO Oil* bénéficie encore d'une détaxation sur la matière première lui permettant de fabriquer son huile raffinée. Par contre l'huile déjà raffinée importée par ses concurrents sera taxée à 20%.

Les effets de ces guérillas économiques sur le grand public, en particulier celui des villes qui font et défont les régimes, peuvent être des facteurs de déstabilisation donc de conflits non institutionnalisés. On peut, par exemple, imaginer un scénario catastrophe d'effondrement économique à la suite de ces guérillas, qui susciterait l'hostilité des opérateurs économiques à l'encontre du régime et ce d'autant plus que certains s'estiment lésés par le pouvoir grandissant des entreprises présidentielles. Ceux-ci, à leur tour comme en 1996, alors que le taux d'inflation était grandissant et que la monnaie malgache avait perdu près de la moitié de sa valeur, vont miser sur l'opposition.

¹⁹ "Le président Marc Ravalomanana est en train de mettre à profit son passage à la magistrature suprême pour consolider son empire commercial. Souvent au nom d'une certaine conception de l'efficacité, les compagnies du groupe TIKO appartenant au chef de l'Etat se voient accorder des contrats publics, (...) ou des avantages fiscaux dont ne bénéficient pas toujours leurs concurrents. D'autres firmes 'amies' du nouveau régime sont traitées de manière identique, tandis que des sociétés jugées proches de l'ancien régime sont sujettes aux tracasseries administratives". La Lettre de l'Océan indien N° 1115 du 18/12/2004 et N° 1075 du 07/02/2004 ("La boulimie du groupe TIKO").

²⁰ Ravalomanana a plus ou moins soutenu, de manière indirecte, l'ancien Premier ministre d'Albert Zafy lors des présidentielles de 1996.

Mais à l'époque d'Albert Zafy, les bailleurs de fonds internationaux avaient suspendu toutes les négociations, ce qui n'est pas le cas en 2004.

De plus, du temps de Ratsiraka le clan avait été saisi d'une boulimie affairiste identique, seulement si Ravalomanana fait construire des routes, celles-ci certes facilitent la circulation des produits de son groupe, mais les routes²¹ profitent aussi au grand public. Ratsiraka, lui, laissait se détériorer les ponts pour favoriser l'installation de Decagon qui prélevait un péage sur ses ponts flottants. De même, la compagnie de navigation aérienne Sonavam, appartenant à son clan, a bénéficié de nombreux marchés publics²² tandis qu'on a laissé se détériorer Air Madagascar, la compagnie nationale.

Ce problème nous amène à considérer les facteurs de risque dans le domaine politique car c'est sans doute au niveau du contrat tacite entre les dirigeants et les administrés que se situe la légitimité d'un régime, garante de la stabilité politique.

²¹ Ainsi que le montre une étude récente (P. Dorosh et al. 2003: Moteurs économiques de la réduction de la pauvreté à Madagascar).

²² Selon JURECO de Novembre 2001 "Pour inaugurer, à Andramasina, des constructions d'une valeur de 100 millions Fmg, nos austères et frugaux dirigeants ont mobilisé 3 hélicoptères (de la Sonavam) et une flotte de véhicules: le coût de l'inauguration a largement dépassé la valeur des bâtiments inaugurés".

4 Le contexte et les acteurs politiques

Ce qui devrait poser un problème au nouveau régime, qui s'est installé depuis 2002, c'est sa légitimité. En effet, quel que soit le cas de figure envisagé, des doutes justifiés subsistent quant à la victoire électorale, dès le 1^{er} tour²³, de Ravalomanana.

Cependant, il semble que pratiquement tout le monde, excepté une partie de l'opposition représentée notamment par son aile radicale, comme le Comité pour la Réconciliation Nationale (CRN) d'Albert Zafy, ait accepté cet état de fait.

En effet, on pourrait aussi lire la dispute électorale de 2002 comme une manifestation de l'avancée des idéaux démocratiques. Le problème de la légitimation électorale ne semble pas être un argument utilisé, ni par l'opposition ni par l'opinion en général, pour contester le nouveau régime.

Les acteurs extérieurs, tout comme les bailleurs de fonds, l'ambassadeur des USA en tête, ont contribué à créer cette situation, mais de là à dire que la source de la légitimité du nouveau régime est essentiellement extérieure, il y a un pas difficile à franchir; en effet, dès le premier tour des présidentielles de décembre 2001, la candidature a rassemblé "presque" la moitié des électeurs, dans un contexte de forte participation, au dépens des autres candidats qui se sont présentés contre Ratsiraka. D'autre part, une partie non négligeable de l'armée a pesé de son poids dans l'accession de Ravalomanana au pouvoir.

4.1 L'Armée

Depuis 1972, l'armée a joué un rôle décisif dans les crises politiques car plusieurs officiers ont été partie prenante dans les luttes pour le pouvoir²⁴. En 1972, dirigé par le général Ramanantsoa, chef d'état-major, le gouvernement d'union nationale qui succède à la Première République (1960-1972) de Tsiranana, laissera émerger de son sein D. Ratsiraka, capitaine de corvette récemment arrivé de France. Celui-ci finira par accéder au poste suprême à la suite de luttes internes et diverses intrigues dont l'un des épisodes fut l'assassinat du colonel Ratsimandrava. Pour limiter les risques de contestation, Ratsiraka neutralisa ses concurrents potentiels au sein de l'armée par divers moyens, l'un des plus efficaces étant d'associer au pouvoir certains d'entre eux.

L'institution militaire deviendra l'un des piliers du nouveau régime se réclamant du socialisme. Pendant toute la période où il était au pouvoir, c'est-à-dire presque un quart de siècle, D. Ratsiraka, chef suprême des armées²⁵, assura son emprise sur le dispositif militaire en confiant les postes de commandement à des hommes sûrs et en dirigeant les moins zélés vers les bureaux. C'est de la sorte que Ratsiraka favorisera les unités spéciales pour s'assurer fidélité et soutien. L'armée sera progressivement minée par ces réseaux clientélistes.

Le résultat fut "une armée pléthorique, sous équipée et divisée"²⁶. Elle est pléthorique par rapport à la mission qui lui est assignée, mais en fait son effectif global est relativement faible: 125 généraux

²³ M. Razafindrakoto et F. Roubaud 2002: "Le scrutin présidentiel du 16 décembre 2001, les enjeux d'une élection contestée". Dans: Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. 24. Dans les conditions de l'époque, il semblait difficilement imaginable d'organiser un second tour.

²⁴ J. Rabenirainy 2002: "Les forces armées et les crises politiques (1972-2002)". Dans: Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. 87.

²⁵ Il se fera nommer Amiral par une Assemblée croupion alors que l'armée ne possédait pas de flotte digne de ce nom.

²⁶ Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. 102.

confinés dans des bureaux, 500 hommes dans la Marine et 500 autres dans l'armée de l'air, les deux faiblement équipées, l'armée de terre compte 25.000 hommes dont 13.000 gendarmes (8.000 dans les bureaux) qui font office de police dans les zones rurales.

La démocratisation du début des années 90 a initié la dépolitisation de l'armée. C'est ce qui explique en partie que pendant la crise politique de 2002, les forces armées sont apparues profondément divisées et traversées par divers courants qui: "(...) sont loin d'être monolithiques, car l'engagement des acteurs est dicté par des déterminants aussi divers que l'intérêt personnel, l'opportunisme, la conviction politique, la conception de l'éthique militaire"²⁷.

L'existence de trois tendances²⁸ au moins a contribué à empêcher l'ensemble de l'armée d'avoir une influence décisive dans la résolution de la dispute post-électorale de 2002.

Durant la crise politique de 2002, une partie de l'armée est restée loyale à D. Ratsiraka. Les militaires les plus visibles font régner un climat de terreur dans de nombreuses régions. Au nom du loyalisme, certains officiers et sous officiers dont le tristement célèbre colonel Coutiti, apparaissent comme de véritables seigneurs de la guerre aux côtés de certains barons du régime; ils tirent profit des barrages anti-économiques des partisans de Ratsiraka²⁹ tout en rançonnant aussi la population. Pendant la dispute électorale, dans la province du Nord, des éléments de l'armée participent à des opérations de répression brutale aux côtés de miliciens. A Toamasina, une partie de l'armée fait installer des batteries anti-aériennes pour empêcher les avions d'Air Madagascar d'atterrir. Elle permet même l'atterrissage d'avions militaires algériens transportant du matériel pour Ratsiraka et ses partisans murés dans son bunker d'Ambodiatafana.

Ainsi les exactions commises, de même que les combats se soldèrent-ils par des règlements de compte et de nombreuses victimes dans les provinces³⁰ de l'île, en particulier lorsque l'évolution de la situation sur le terrain tourna de plus en plus en faveur de Ravalomanana. Le soutien de ces "loyalistes" ne fut pas décisif car ils ne réussirent pas à maintenir leur protecteur au pouvoir, à un tel point que celui-ci tenta de recourir à des mercenaires vers la mi-juin 2002³¹.

Les légitimistes³² constituent un deuxième courant important au sein de l'armée. Les officiers et les soldats qui font partie de cette deuxième catégorie ont pris fait et cause pour Ravalomanana et se sont retrouvés dans le Comité militaire pour la défense du choix populaire (KMMSB), une branche d'une association identique, mais dans la société civile. Parmi les légitimistes se comptent autant les opportunistes qui ont senti le vent tourner que ceux qui voient en cette occasion un moyen de revenir sur le devant de la scène après en avoir été écartés³³.

Le courant légitimiste s'est rassemblé autour de³⁴ "l'appel du 28 février lancé par neuf officiers de

²⁷ J. Rabenirainy 2002: "Les forces armées et les crises politiques (1972-2002)". Dans: Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. 94.

²⁸ Ibid.

²⁹ Compromettant au passage l'efficacité voulue par les stratèges partisans de Ratsiraka.

³⁰ Midi Madagascar du 14/01/2002.

³¹ Anonyme: "La piteuse équipée d'un charter d'affreux pour Madagascar". Dans: Le Monde du 12/07/2002.

³² J. Rabenirainy 2002: "Les forces armées et les crises politiques (1972-2002)". Dans: Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. 95.

³³ L'Express de Madagascar du 08/03/2002: "Plus de 200 officiers hier à Ambohitsirohitra tentent de faire basculer le pouvoir". Midi Madagascar du 08/03/2002: "Appel largement entendu du général Mamizara".

³⁴ J. Rabenirainy 2002: "Les forces armées et les crises politiques (1972-2002)". Dans: Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. 95.

l'inspection générale de la gendarmerie nationale pour la sauvegarde de la patrie en danger". Cependant, la totalité des officiers supérieurs légitimistes n'avait aucun régiment sous son commandement. Ils n'avaient aucunement la possibilité de porter Ravalomanana au pouvoir par un coup d'Etat militaire ce qui serait, de toutes les manières, allé à l'encontre de la stratégie de ses partisans civils et politiques. Ils se contentèrent donc d'appeler tous les membres des corps de l'armée et de la police à reconnaître M. Ravalomanana comme le président de la République. Le communiqué du 15 avril 2002, dans lequel ils invitent les militaires à désobéir aux ordres du Général Mounibou, alors chef d'état-major nommé par D. Ratsiraka, constitue un de leurs faits d'armes. Néanmoins, certains d'entre eux ouvrirent les arsenaux qui équiperont les réservistes recrutés pour rétablir l'ordre dans les provinces.

La dernière tendance est représentée par le ministre des armées de l'époque, devenu depuis lors ministre des Affaires étrangères sous la présidence de Ravalomanana. L'un des principaux artisans de la dépolitisation de l'armée, le Général Marcel Ranjeva prôna la neutralité de l'institution militaire dès le début de la dispute post-électorale. La neutralité peut cependant être interprétée de diverses manières, ainsi que l'ont montré les légitimistes: la neutralité d'une armée au service de la République, la neutralité prudente de militaires qui ne savent plus à quels saints se vouer dans une situation confuse, etc.

Le Général Marcel Ranjeva a déclaré à plusieurs reprises que l'armée ne devait pas servir contre le peuple et devait assurer sa mission originelle de maintien de l'ordre et de l'unité nationale. Il donne plus de poids à sa position lorsqu'il démissionne, en mars 2002, pour ensuite rallier le camp des légitimistes.

Si ces clivages au sein de l'armée nationale l'ont paralysée, elle a aussi évité, en restant impartiale, que les affrontements entre les partisans des deux camps ne fassent plus de victimes. De même, le refus de l'armée, en tant qu'institution³⁵, de prendre position peut aussi être considéré comme l'un des signes de l'avancée des idéaux démocratiques dans l'ensemble de la société malgache.

Le progrès des idéaux démocratiques au sein de l'armée peut se mesurer à l'aune des débats souterrains menés au sein de la société sur l'utilité de l'armée dans un contexte de pauvreté générale et de mondialisation. Les faibles ressources dévolues à l'armée et le contexte de la globalisation rendent inutile et dispendieuse l'existence d'un tel organe. Et l'armée ne peut pas constituer un doublet des forces de l'ordre.

Il est clair qu'en son sein, les officiers verraient mal toute tentative de suppression ou même de refonte, ne serait-ce que progressive, de l'armée allant dans le sens de sa réduction voire de sa disparition.

Même si le nouveau régime tente d'impliquer davantage l'armée dans des travaux de sécurisation du monde rural, le départ à la retraite de nombreux généraux et les projets récurrents de fermeture de l'Académie militaire³⁶ expriment une volonté si ce n'est de la supprimer progressivement du moins de l'ajuster aux besoins de la société voire de mener une réflexion sur son avenir. La présence de l'élite militaire dans les plus hautes sphères du gouvernement montre cependant que l'armée reste un élément important sur l'échiquier politique.

En tant qu'institution, il semble improbable qu'elle puisse être tentée de prendre le pouvoir, les

³⁵ Alors que dans la *Charte de la Révolution socialiste*, le soldat était un "militant en uniforme".

³⁶ Voir l'interview de Rakotomanga Mijoro dans la Gazette de la Grande île du 17/01/2005 et du 18/01/2005.

appuis internationaux au nouveau régime autant que l'opinion nationale ne rendraient pas une telle situation viable pour ceux qui s'y risqueraient. Cependant, en cas de crise, il est fort probable que certaines parties de l'armée n'hésiteraient pas à prendre parti étant donné que la politique s'est ethniciée.

Cet état de fait accentuerait le *warlordisme* tel qu'il a commencé à se dessiner en 2002. Dans le Nord, des officiers au service de parlementaires, qui sont aussi des opérateurs économiques, ont enrôlé des jeunes de force dans des milices lancées ensuite contre les forces gouvernementales; le schéma ressemble fort à celui des enfants soldats sous d'autres cieux. Les affrontements entre les troupes gouvernementales et réservistes fidèles à Ravalomanana d'une part et ces groupes armés d'autre part ont été les plus durs dans cette région. L'armée régulière prétend qu'elle n'a perdu en tout et pour tout que 20 hommes, par contre peu de chiffres sont disponibles du côté de ses adversaires. Dans l'Est, des officiers ont commencé à encadrer des miliciens. Sur les Hautes Terres centrales, les officiers légitimistes ont mobilisé des réservistes dont le corps a été qualifié par les opposants de "mercenaires au service de Ravalomanana". Si dans l'ensemble, l'armée ne peut plus avancer en tant que corps, certaines de ses factions n'ont pas perdu leur capacité de nuisance surtout si elles se mettent en connexion avec le monde politique.

4.2 L'opposition politique

Dans une tradition politique où les dirigeants ont une importance égale sinon supérieure aux orientations politiques des partis, l'opposition politique est en train de chercher ses marques car la situation est inédite.

Elle est polyarchique. Ratsiraka reste silencieux et semble vouloir passer la main. Son âge avancé et son état de santé ne plaident pas en faveur d'un retour sur la scène politique. Son dauphin Pierrot Rajaonarivelo s'est déconsidéré, en ne voulant pas le défier lors des élections présidentielles de 2001. De plus, il s'est volontairement exilé à Paris³⁷, étant sous le coup d'une condamnation par contumace.

Ne reste sur place qu'Albert Zafy, ministre plus que discret dans le gouvernement de Ramanantsoa au début des années 70 qui sombrera ensuite dans l'anonymat et ne reviendra miraculeusement sur le devant de la scène qu'en 1991, pour en repartir ensuite dans des conditions peu glorieuses en 1995.

Face à ces personnalités disparates, le personnage de Ravalomanana n'a pas trop de mal à s'imposer. A tel point, qu'il laisse en arrière plan les véritables forces en présence, celles qui l'ont porté au pouvoir comme celles qui composent l'opposition. Le rappel du parcours de Ravalomanana permet de les évoquer, en particulier l'opposition politique et les Eglises classiques regroupées au sein du FFKM.

Né le 12 décembre 1949, Marc Ravalomanana fait partie d'une nouvelle génération encore minoritaire aussi bien dans la classe politique que dans l'opposition. Il symbolise donc une certaine relève de la classe politique même si les mécanismes de cette dernière restent jusqu'à présent hors des institutions puisque tous les changements de régime se sont toujours déroulés de manière violente y compris son accession au pouvoir.

³⁷ L'évolution récente de la situation juridique de Pierrot Rajaonarivelo semble aller dans la direction de son retour à Madagascar. Il a fait état de sa volonté de se présenter aux élections présidentielles de 2007.

La légende lui prête une ascendance paysanne dont l'origine se situe à Imerinkasinina, petit village à quelques kilomètres de Tananarive. Il n'est donc pas sorti du sérail politique et aristocratique merina "classique", comme le général Ranjeva par exemple, quoiqu'il en présente de nombreux attributs: protestant de l'église FJKM, il est d'ailleurs le vice-président du Bureau National de cette institution, formé dans une école protestante.

A l'âge de 33 ans, grâce à un prêt de la Banque mondiale, il crée TIKO une entreprise de produits laitiers. Celle-ci se développera dans une niche jusqu'alors exploitée de manière artisanale en dépit de son potentiel, même au milieu des années 80 marquées par les pénuries. L'entreprise nourrit le marché local et se développe en s'appuyant sur lui. Au début du XXIème siècle, le groupe représente 5.000 emplois directs et près de 100.000 emplois indirects.

Depuis lors TIKO fabrique une gamme des produits de plus en plus variés. Elle en assure le conditionnement ainsi que le transport dans toutes les communes de Madagascar. Pour ce faire, elle s'appuie sur un réseau de magasins de gros situés dans les capitales provinciales et certaines grandes villes, mais aussi, et surtout, sur des petits détaillants même dans les petits villages reculés. L'histoire de l'entreprise, dont les bâtiments modernistes et les produits affichent sans complexe le label "Made in Madagascar", est empreinte d'une sorte de nationalisme caractéristique d'une bourgeoisie nationale qui a réussi à créer un marché national et qui espère étendre ses activités vers l'Afrique orientale et australe.

Comme sous tous les cieux, le développement de l'entreprise est aussi tributaire d'appuis politiques. Le plus connu est celui du Premier Ministre d'Albert Zafy, l'avocat Norbert Lala Ratsirahonana. Sans doute Ravalomanana comme tous les opérateurs économiques fut-il sollicité par le monde politique pour le financement de campagnes électorales de tel ou tel candidat. Généralement, les entreprises, pour avoir la paix et surtout en vue de se ménager certains appuis, apportent systématiquement un soutien financier à tous les candidats sans forcément faire un choix. Le soutien est cependant plus ou moins proportionnel à l'importance du candidat.

En tout cas, pendant le mandat de Norbert Lala Ratsirahonana, l'entreprise TIKO avait obtenu une franchise douanière pour certains de ses intrants. Dans un contexte économique fortement balisé par les bailleurs de fonds internationaux et marqué par une importante inflation (nous sommes au milieu des années 90), l'une des conditions avait été de maintenir un prix de vente raisonnable. Par la suite et à titre d'échange, il est probable que Ravalomanana ait financé en partie la campagne électorale de Norbert Lala Ratsirahonana qui se présentera aux présidentielles de 96. En tout cas, celui-ci brisa l'un des non-dits de règle dans une politique malgache marquée par l'ethnicisme, qui veut qu'aucun Merina ne puisse exercer la fonction de Président de la République. Il ouvrit la porte à Ravalomanana et se désista même en sa faveur cinq ans plus tard.

C'est sans doute vers cette époque que l'idée de se lancer dans la politique vint à l'esprit de Ravalomanana et qu'il fut sollicité. Alors que l'opposition avait été disloquée par ses dissensions internes et surtout par la gabegie qui a régné sous la présidence courte et chaotique d'Albert Zafy, Ravalomanana s'est constitué un réseau d'appuis en dehors de celle-ci.

En se tenant à l'écart du monde politique traditionnel, il apparut comme un homme nouveau et c'est ainsi qu'il fut élu maire d'Antananarivo le 15 décembre 1999 contre des candidats pourtant de taille. Au nombre desquels figurent le poulain du maire sortant, initiateur d'une politique d'assainissement de la capitale, le fils du premier maire malgache de la capitale dont le long parcours fait partie de l'histoire politique de Madagascar.

Les comités de soutien à Ravalomanana étaient regroupés au sein de *Tiako Iarivo* (J'aime Antananarivo), un embryon de groupement politique. Il transposa dans l'administration de la capitale les techniques de gestion de ses entreprises et en moins de deux ans, les changements furent plus que sensibles³⁸: reconstruction des routes et des jardins publics, nettoyage des marchés. A un tel point que les propres réalisations pourtant décisives de son prédécesseur passèrent pour insignifiantes.

Le succès de la gestion de la capitale, visible à travers la transformation de la ville donne à Ravalomanana une base électorale qui lui restera fidèle. Traditionnellement opposé au pouvoir central, cet électorat prend de plus en plus fait et cause pour lui. Fort de cet appui, l'équipe du maire se permet de livrer de nombreuses escarmouches à certains membres du gouvernement de Ratsiraka.

Au soutien de cet électorat, il adjoindra celui de l'église protestante FJKM, basée sur les Hautes Terres centrales, mais avec de nombreuses et dynamiques ramifications en province (Randrianja, Raison, 2002). Il en fut élu pour une première fois vice-président. Or, la FJKM est aussi l'une des composantes de la puissante FFKM, opposée au régime.

Ce fut donc presque sans surprise que, le dimanche 5 août 2001, sur le parvis du temple FJKM du petit village d'Imerinkasinina et à la sortie de l'office, Marc Ravalomanana annonça sa candidature aux présidentielles de décembre 2001, sous la bannière de l'association *Tiako i Madagasikara*, une extension de *Tiako Iarivo*.

Pendant ce temps, en dépit de plusieurs réunions, l'opposition n'arrivait pas à s'entendre sur un candidat commun, et cela malgré les attentes d'une grande partie de la population. Norbert Lala Ratsirahonana annonça sa candidature non investie par les autres composantes de l'opposition. Elle fut suivie par celle d'Albert Zafy qui comptait sur les restes moribonds des Forces Vives.

Pour Ravalomanana, l'opposition politique restait néanmoins incontournable. Une bonne partie de celle-ci finira par se rallier à sa candidature, ce qui lui fournira un appui important, surtout dans les provinces travaillées par les propagandistes tribalistes des partisans de Ratsiraka et d'Albert Zafy qui finiront d'ailleurs par s'allier en vue du second tour.

Les slogans électoraux de Ravalomanana ressemblent à des formules publicitaires, le populisme s'y mélange avec les préoccupations des bailleurs de fonds internationaux: développement rapide et durable, lutte contre la corruption, lutte contre la pauvreté.

Comme vision politique, il offre sa propre *success story* incarnée par son entreprise, mais aussi par les réalisations à la tête de la mairie d'Antananarivo. Les électeurs peuvent rêver d'une nation moderne à l'image de *TIKO*. Point d'idéologie, le maître mot de la campagne se résume à un passage de la bible qui orne tous les camions de l'entreprise TIKO parcourant les routes de Madagascar: "*Aza matahotra fa minoa fotsiny ihany*" (n'ayez pas peur, croyez seulement) (Marc 5, 36)³⁹.

Les publicitaires de Marc Ravalomanana invitent les électeurs à imaginer que l'accession de leur poulain à la Présidence de la République lui donnera une plus grande marge de manœuvre. Il pourra

³⁸ Ce qui ne se fit pas sans grincement de dents car de nombreuses constructions illicites, notamment dans les bas quartiers, furent rasées par la commune pour l'élargissement des axes routiers. Les polémiques alimentèrent l'inimitié entre le maire d'alors et celui qui se présenta au sein du gouvernement de Ratsiraka comme le représentant des descendants d'esclaves habitant ces bas quartiers.

³⁹ Qui fait apparaître au passage une certaine mégalomanie.

continuer à l'échelle nationale ce qu'il a initié à Antananarivo. Ses déplacements lors de la campagne électorale drainent les foules et créent un "phénomène Ravalomanana". Les électeurs délaissent les trois autres candidats en lice pour porter leur choix sur Ravalomanana ou sur Ratsiraka. L'augmentation remarquable du taux d'abstention lors des précédentes élections s'infléchit et illustre l'engouement des électeurs. La suite est connue.

Une fois arrivé au pouvoir, Ravalomanana se débarrassera graduellement de ses alliés politiques et de ceux qui ont cru naïvement voir en lui un débiteur. Ces frustrés sont progressivement passés à l'opposition, accentuant le caractère composite de cette dernière.

En face de Ravalomanana, désormais Président de la République, l'opposition est divisée et se remet difficilement de sa défaite. En fait, il faut parler des forces composant l'opposition.

La première d'entre elles est l'AREMA. Pour la deuxième fois de son histoire, l'AREMA, l'opposition "naturelle", a perdu ses bases populaires, comme le montre le faible nombre de parlementaires au sein d'une assemblée nationale dominée par le TIM, même si elle reste majoritaire au sein du Sénat. Le parti a été décapité puisque qu'apparemment Ratsiraka, son fondateur, a pris sa retraite politique et que Pierrot Rajaonarivelo, son secrétaire général ainsi que plusieurs de ses cadres influents se sont volontairement exilés à Paris. Nombre d'entre eux ont été jugés par contumace et condamnés à plusieurs années de prison, ce qui les dissuade de revenir ou de se préparer à l'échéance des présidentielles de 2007, à moins que le régime ne se résigne pas à décréter une amnistie générale comme le réclame l'opposition.

Ceux qui sont restés et qui ont échappé à la machine répressive parce qu'ils n'ont pas participé à des détournements de fonds publics, restent prudemment à l'écart des activités politiques visibles compte tenu des condamnations et des radiations de la fonction publique dont furent victimes nombre de cadres de l'AREMA. De même, plusieurs membres voire des dirigeants de l'AREMA ont rejoint le TIM ou s'en sont rapprochés selon un schéma classique à Madagascar. Même si la majorité du Sénat est composée de membres influents de l'AREMA, ceux-ci ne brillent guère dans leur rôle d'opposant et sont considérés par les militants de leur parti comme des collaborateurs.

Le parti est donc entré dans une phase de déliquescence avancée, la deuxième de son histoire, déliquescence marquée notamment par des conflits internes alimentés par le tribalisme. L'AREMA ne peut exercer une influence sur la vie politique malgache qu'en s'alliant avec d'autres partis d'opposition, démarche peu aisée pour un parti habitué à régner sans partage pendant près d'un quart de siècle, et ce d'autant plus que sa mutation de parti d'Avant garde de la Révolution socialiste en un parti prônant la démocratie libérale et les vertus de l'économie de marché est loin d'être achevée.

Un autre pôle d'opposition est constitué par ceux qui s'efforcent d'utiliser les institutions existantes comme l'Assemblée nationale où plusieurs parlementaires essayent de constituer un groupe d'opposants; ainsi en est-il du SPDUN⁴⁰ (Solidarité parlementaire pour la défense de la démocratie et de l'unité nationale) ou du GPR (Groupe des parlementaires républicains). Il est évident que la puissance de tels groupes est proportionnelle à leur poids au sein de l'Assemblée nationale dominée par les députés élus sous les couleurs du TIM (106 sur 160).

⁴⁰ "Après le KMMR-Nouveau ou le CRN, le SPDUN, un collectif de parlementaires (...) a émergé (...) dans le microcosme politique, (...) La Solidarité parlementaire pour la défense de la démocratie et de l'unité nationale, ne cache pas ses intentions de 'rappeler le président Ravalomanana' à ses devoirs, (...) On repère parmi la vingtaine de noms des premiers adhérents, les ténors de l'Assemblée Nationale: Jao Jean, Faharo Ratsimbalison, Voninahitsy Jean Eugène, Randrianirina Herihajaina du MFM, qui rappellent le KMMR-Nouveau, (...) Maso José du TTS de Roland Ratsiraka ou Randrianambinina Alphonse de Leader Fanilo, ancien ministre (...)" . L'Express de Madagascar du 12/09/2003.

Depuis lors, ces groupes de parlementaires essayent, mais sans grand succès de se rallier l'opinion en s'associant à des groupements d'opposition. La SPDUN tente même de mobiliser certains partis appartenant à la mouvance présidentielle.

La dernière-née de ces tentatives de regroupement est le Rassemblement des Forces Nationales (RFN) dont les fondateurs avaient soutenu Ravalomanana pendant la crise post-électorale.

L'autre pôle de l'opposition est constitué par le Comité pour la Réconciliation Nationale ou CRN regroupant les partisans d'Albert Zafy. Le CRN est considéré comme la branche radicale de l'opposition en particulier à ses débuts, lorsqu'il essaya de mobiliser la rue à partir des thèses tribalistes.

Boycottant toutes les élections depuis le début du mandat de Ravalomanana, sous le prétexte de la non-reconnaissance de la légalité du pouvoir de Ravalomanana, il tente d'imposer l'idée d'une réconciliation nationale qui, selon les rares documents expliquant le projet, consisterait en une sorte de Conférence nationale dans le style de ce qui s'était déroulé il y a de cela 15 ans. Un schéma similaire avait alors permis à Albert Zafy d'accéder au pouvoir en passant par une phase de gouvernement de transition. Mais le CRN n'est représenté dans aucune institution. Il tente donc de faire appel, sans grand succès, à la rue pour faire aboutir ses revendications, quelques-uns de ses membres ainsi que des dirigeants d'associations satellites furent ainsi jetés en prison pour ne pas avoir respecté des règles aussi élémentaires que la déclaration préalable pour une manifestation sur la voie publique. Une campagne de signatures, devant en récolter près de trois millions, fut la dernière action lancée par le CRN à la fin de l'année 2004. La pétition réclame la tenue d'une conférence nationale. Mais il est peu probable que les signatures ainsi récoltées, sans aucune balise, aient une certaine crédibilité.

Pour parvenir au pouvoir, l'ensemble de l'opposition hésite entre les voies institutionnalisées et celle de la rue. L'une ou l'autre voie implique une alternative au projet de société proposé par le régime actuel, ce qui suppose un travail de longue haleine et une implantation profonde dans la société, mais aussi une visibilité de l'opposition sur le plan international. Or, l'une et l'autre font défaut. Pour l'heure, l'opposition se cantonne en général dans une attitude de critique systématique⁴¹.

L'une de ces critiques est la "merinisation" de l'administration. En utilisant l'argumentation ethnique, puisque Ravalomanana est le premier président Merina de Madagascar⁴², une partie de l'opposition se prive d'une audience nationale comme c'est le cas du CRN qui en appelle aux Côtiers en dénonçant une hégémonie merina. De ce genre de position sont nés des groupes plus radicaux et semi-clandestins comme le groupe des 17 (18 tribus officielles moins celle des Merina) ou des 5 (6 provinces moins celle d'Antananarivo). Ce fut la démarche de Ratsiraka lors de l'installation des barrages en 2002.

L'autre ensemble de critiques porte évidemment sur "la boulimie du groupe TIKO" et les pratiques "néopatrimoniales" du nouveau régime, ce qui n'est pas vraiment une nouveauté si l'on considère les pratiques de ceux qui sont passés par le pouvoir et qui sont actuellement dans l'opposition.

L'ensemble de ces critiques n'alimente pas une réflexion sur un projet de société, mais traduit plutôt une frustration. Le problème principal de l'opposition est l'absence d'un programme alternatif de gouvernement qui irait au-delà des slogans politiques tels "relance de l'économie et Etat de droit".

⁴¹ C'est le cas du journal "La Gazette de la Grande île" qui donne dans la critique systématique au risque de forcer la réalité. Quelques jours après l'agression contre des diplomates, le journal dirigé par un proche de Pierrot Rajaonarivelo annonçait que le consul de Monaco avait aussi été attaqué, ce que démentit ce dernier.

⁴² Il semble d'ailleurs qu'il ait rassemblé les électeurs de toutes les parties centrales si l'on examine la carte n° 2.

Depuis l'effondrement du socialisme et la prépondérance des bailleurs de fonds internationaux dans la vie politique, tous les partis politiques malgaches adoptent les propositions de ces derniers dans leurs programmes politiques⁴³.

Le problème est que ces derniers adoucent le nouveau régime, coupant l'herbe sous les pieds de l'opposition qui ne peut pas adopter le même programme que le gouvernement. La marge de manœuvre reste donc étroite car l'opposition ne peut que se présenter comme la plus apte à mettre en œuvre ces programmes dans l'esprit de la "bonne gouvernance et de l'Etat de droit".

Au sein de l'opposition, seule la minorité représentée par l'AKFM, le plus vieux parti politique malgache, s'accroche encore au socialisme et à l'anticolonialisme. Elle présente de ce fait un projet de société qui, s'il n'est pas en phase avec l'état du monde, n'en est pas moins cohérent. Quant aux stratégies pour parvenir au pouvoir, étant donné que les voies institutionnelles sont très étroites (faible représentation de l'opposition dans les organes législatifs, et dans l'exécutif de base, communes etc.), il reste la rue.

La voie de la rue ne semble pas non plus porter ses fruits car l'opposition n'arrive pas à mobiliser la population d'Antananarivo, et si elle arrive à enregistrer quelques succès dans certaines villes de province, c'est en recourant à des slogans populistes et tribalistes. De même, les grèves qui éclatent en province sont soit peu suivies soit se meurent d'elles-mêmes faute de visibilité et de répercussions sur la vie nationale.

La voie de la rue n'a pas fait ses preuves car non seulement le régime fait montre d'une certaine fermeté qui porte parfois atteinte à la démocratie⁴⁴, mais en plus l'opinion hésite à emboîter le pas.

De même, les autorités font preuve de célérité dans la résolution des crises qui peuvent menacer la pérennité du régime. Tel fut le cas des anciens réservistes qui ont aidé Ravalomanana à étendre son pouvoir sur l'ensemble de l'île. Ces derniers avaient commencé à manifester quotidiennement, plus ou moins entraînés par certains d'entre eux engagés aux côtés de l'opposition. Cette dernière avait vainement espéré que le mouvement des réservistes allait coïncider avec certains autres mouvements sociaux urbains pour déclencher une crise.

Il semble donc qu'on s'achemine vers les élections présidentielles de 2007 en dépit de contestations parcellisées. Les membres du parti présidentiel TIM, qui se sont réunis en congrès à la fin de l'année 2004 n'ont pas caché leur intention de présenter leur candidat, l'actuel président de la République à un deuxième mandat.

Or, peu de groupes, y compris ceux qui font partie de la mouvance présidentielle comme l'AVI (*Asa Vita no Ifampitsarana*) par exemple, appellent à se préparer pour les élections de 2007. Mais même si les dirigeants du RFN ne cachent pas leur intention de se fixer comme objectif à moyen terme des consultations, peu de groupements peuvent présenter une personnalité qui ait une envergure nationale et un programme alternatif. Le champ est laissé libre au TIM qui, lui, s'est déclaré en faveur d'un deuxième mandat de son candidat⁴⁵.

⁴³ Même le programme du CRN ayant pour objectif une réconciliation nationale en fait partie, sauf qu'il s'agit là d'un agenda remontant à la période des transitions démocratiques, il y a une quinzaine d'années.

⁴⁴ Fermeture de radios privées appartenant à l'opposition à Toamasina et emprisonnement de certains leaders.

⁴⁵ A l'heure où ces lignes sont rédigées, Pierrot Rajaonarivelo qui vient d'être lavé de toute charge par la Cour suprême, annonce qu'il veut revenir à Madagascar et conduire l'ensemble de l'opposition aux élections présidentielles. Wanadoo.mg du 01/03/2005: Politique. Le parti AREMA en attente d'un retour salvateur de son Secrétaire national.

Tribaliste, divisée en coterries régionales, sans envergure nationale, sans leader national et sans projet de société, l'opposition dans son ensemble reste en général peu crédible autant sur le plan national qu'international. Ses ailes radicales n'ont cependant pas perdu leur capacité de nuisance et peuvent mener des actions de déstabilisation voire terroristes comme l'ont montré les jets de grenades et les rumeurs d'attentats pendant le dernier trimestre de l'année 2004. La société civile se retrouve entre l'opposition déclarée, et le parti présidentiel et ses alliés.

4.3 Les Eglises chrétiennes et la société civile

Dans la situation politique actuelle, l'un des enjeux est de mobiliser toute la société civile (ou du moins une partie) afin de garder le pouvoir ou de le contester. Cependant, les organisations de la société civile susceptibles d'exercer des pressions sur le pouvoir politique sont celles du monde urbain qui ne représente néanmoins pas la majorité de la population malgache.

Les syndicats sont l'une des composantes majeures de la société civile, même si les salariés ne sont qu'une très faible partie des travailleurs malgaches. Implanté depuis la période coloniale, le syndicalisme est un élément relativement important des organisations de la société civile, même si un certain nombre de syndicats subissent très fortement l'influence des partis d'opposition.

Alors que l'un des axes de la politique gouvernementale est l'enseignement pour tous et la promotion de l'enseignement primaire, les syndicats de l'enseignement tentent de mobiliser les enseignants, léthargiques pendant des décennies, pour qu'ils revendiquent des hausses de salaires. Quant au syndicat des professeurs et chercheurs de l'Université, qui n'arrive pas depuis les années 80 à sortir d'une crise permanente, il a adopté une politique résolument corporatiste et plusieurs de ses dirigeants sont membres de l'opposition.

Les travailleurs des zones franches qui furent un des fers de lance du mouvement contre Ratsiraka en 2002 sont aussi fortement syndicalisés comme du reste la frange des petits salariés du monde urbain. Or, la majeure partie de ce secteur est dévolue à l'industrie textile dont les activités sont tournées vers le marché extérieur. L'avenir de ce secteur est menacé par le dynamisme de l'industrie textile chinoise, ce qui se traduira à Madagascar, dans le meilleur des cas, par une pression sur les salaires et, dans le pire des scénarii, par des licenciements massifs, les deux étant de toutes façons générateurs de tensions sociales, surtout dans la capitale.

De plus, les mesures libérales ainsi que l'entrée de Madagascar dans une économie mondiale (avec la prochaine intégration dans la SADC) ne se feront pas sans douleur. D'ores et déjà la libéralisation du marché du riz se fait aux dépens des couches pauvres des villes car les prix sur le marché urbain ont triplé en l'espace de quelques mois. Alors que la libéralisation entraîne une hausse des revenus des paysans, qui sont peu visibles sur le champs politique. Au nom d'un certain socialisme, les couches pauvres des villes avaient bénéficié pendant des décennies des subventions de l'Etat aux dépens des paysans producteurs.

Les mouvements sociaux urbains sont facilement manipulables par les partis d'opposition et cela d'autant plus que certains dirigeants syndicaux appartiennent à l'opposition⁴⁶. Les grèves de l'Université, en particulier celles des étudiants alliées à d'autres mouvements sociaux sont facteurs de déstabilisation politique à l'échelle nationale.

⁴⁶ Le FSF regroupe plusieurs syndicats d'enseignants et fait partie de la centrale syndicale, le FISEMA qui pendant un moment a fait route commune avec le régime Ratsiraka.

Les secteurs les plus fortement syndicalisés sont ceux là même qui peuvent être considérés comme les plus privilégiés. Ainsi, grâce à leur syndicat, les enseignants de l'université ont-ils réussi à obtenir un statut particulier et multiplier par 20 leur revenu en l'espace de 20 ans, alors que le SMIG n'a pas suivi le même mouvement et à fortiori le revenu moyen d'un paysan indépendant. Bien que le système judiciaire soit l'un des plus corrompus de toute l'administration, les juges menacent de mener une grève illimitée pour obtenir un statut particulier à l'instar des enseignants de l'Université, statut qui permet de faire bénéficier l'ensemble d'un corps, d'avantages dont il n'aurait jamais profité s'il était resté dans la masse des salariés de la fonction publique.

Dans le domaine politique, le même constat s'impose. Le monde des villes a une influence plus importante que le monde rural aux yeux des dirigeants de l'Etat. L'insurrection de 1971 dans le sud rural a fait plusieurs centaines de victimes, mais n'a pas eu autant d'effet sur le régime de Tsiranana que les mouvements de rue de mai 1972 qui ont conduit à la chute de la Première République.

Néanmoins, certaines organisations certes inspirées par les villes ont cependant une influence sensible sur l'ensemble de l'opinion publique y compris dans le monde rural. Leur position lors des dernières élections présidentielles a cependant porté un coup certain à leur crédibilité en tant qu'arbitre et potentiel médiateur au cas où des conflits devraient être instillés par les politiques.

En 2001-2002, lors du premier tour des élections présidentielles, l'organisation ayant attiré beaucoup de regards fut le KMF/CNOE (Comité National pour l'Observation des élections, éducation des citoyens). En dépit des moyens considérables dont les donateurs l'avaient pourvu du fait de la crédibilité acquise au cours d'une décennie d'existence difficile, le CNOE n'a réussi à couvrir que 70 à 75% de l'ensemble des bureaux de vote et été entraîné dans la passion politique qui agitait les citoyens malgaches obligés de prendre parti pour l'un ou l'autre camp.

L'une des organisations de la société civile les plus puissantes et les plus anciennes reste l'ensemble des églises chrétiennes, en particulier, celles réunies au sein de la FFKM qui sont capables d'exercer une certaine influence sur quelque 60 à 70% des Malgaches considérés comme des chrétiens.

Les Eglises regroupées au sein du FFKM, et qui constituent une force morale importante, observent pour l'instant une attitude neutre et vigilante parfois partisane en dépit de l'opposition de certaines figures importantes comme le Père Rémi Ralibera, secrétaire du FFKM, et le pasteur Rafransoa qui ont tous les deux rejoint le RFN.

Ce fut là une des conséquences de la prise de position du FFKM aux côtés de Ravalomanana⁴⁷ et surtout contre Ratsiraka lors de la crise post-électorale de 2002. En règle générale le FFKM a perdu une partie de son ascendance morale. Il n'a pas réussi à se positionner comme médiateur durant le conflit. Cette prise de position se prolonge à l'heure actuelle dans la mesure où l'Eglise catholique comme le FFKM à travers leurs branches laïques caritatives sont impliqués dans des actions de développement en collaboration avec l'Etat et les bailleurs de fonds internationaux. Ces deux derniers voient notamment dans ces organisations, fortement implantées dans les zones rurales, un moyen précieux pour les atteindre et les mobiliser, ce qu'avaient pu faire les régimes précédents en ne recourant qu'aux rouages de l'Etat, perçu de manière négative, car souvent il était tenté de recourir à des moyens coercitifs.

La position des principales églises chrétiennes provoque des débats en leur sein et sans doute des

⁴⁷ Les organisations chargées de l'observation des élections du FFKM et surtout de la FJKM prirent fait et cause pour le candidat Ravalomanana en suggérant qu'en dépit de l'insuffisance des résultats qu'elles ont collectés, Ravalomanana avait gagné.

mouvements souterrains de contestation voire de schisme. En effet, ces églises apparaissent comme des supporters du régime, ce que l'opposition ne se prive pas de rappeler. Les schismes bénéficient souvent plus aux nombreuses sectes, comme l'Eglise Universelle de Dieu⁴⁸ ou encore Rhema, qu'à l'opposition politique. Certaines ont bénéficié du temps de Ratsiraka d'un financement occulte des services secrets voire de Ratsiraka lui-même avec comme mission de saper les forces du FFKM, alors considéré comme le pilier moral de l'opposition.

En cas de conflits politiques en dehors des institutions, il est donc à craindre que les églises chrétiennes ne puissent pas jouer un rôle modérateur ou médiateur. D'une manière générale, la plupart des organisations de la société civile mettront un certain temps avant de se remettre de la dispute post-électorale et de se débarrasser de l'esprit partisan qui caractérisa cette période.

De plus, la globalisation, mais aussi cette situation contribueront à accorder de plus en plus de poids à la médiation internationale qu'elle soit régionale, africaine ou internationale.

La dispute post-électorale de 2002 est à bien des égards révélatrice du poids de celle-ci dans un contexte de crise, d'autant plus que pour les deux parties en présence la reconnaissance internationale était devenue un enjeu déterminant après la contestation des résultats électoraux et compte tenu de l'impossibilité matérielle d'organiser un deuxième tour et de recompter les votes.

⁴⁸ Une branche provinciale de cette dernière a pratiqué un autodafé public en brûlant des bibles, ce qui a mené ses dirigeants devant la justice. L'église a fini par être déclarée hors la loi.

5 Les acteurs internationaux

Durant la dispute post-électorale de 2002, l'intervention des acteurs internationaux montre que Madagascar, en dépit de sa position marginale dans le courant mondial⁴⁹, est entré dans l'ère de la globalisation. Ces interventions furent multiformes, allant du soutien ouvert à Ratsiraka, ce que fit le gouvernement algérien, à la *realpolitik* consistant à agir en fonction de "l'évolution des réalités sur le terrain", tout en proclamant des grands principes en passant par les diverses nuances de la neutralité.

Ainsi, en comparaison à la crise de 1991, la première nouveauté fut l'entrée en scène de médiateurs africains commissionnés par l'Organisation de l'Unité africaine, la seconde fut le positionnement de la France désormais impliquée dans l'engagement européen et la troisième fut l'intervention d'une puissance étrangère soutenant l'un des protagonistes. Alors que la crise était entrée dans sa phase aiguë, un avion militaire algérien atterrit à l'aéroport de Toamasina, ville dans laquelle Ratsiraka et ce qui restait de son gouvernement s'étaient retranchés et débarqua du matériel, officiellement un studio de radio destiné à faire pièce aux émissions de la radio nationale contrôlée par les partisans de Ravalomanana. C'est sans doute l'unique exemple d'une aide publique d'un gouvernement étranger à l'une des parties en présence.

5.1 La France et l'Union européenne

En d'autre temps, la diplomatie française aurait eu plus de poids dans la résolution (quelle qu'en soit la direction) de la crise de 2002. La nouvelle donne que les Malgaches n'avaient pas bien comprise à ce moment fut le changement d'état d'esprit de la politique étrangère française à Madagascar.

Les relations de Madagascar avec la France sont sans doute les plus anciennes que la Grande île ait avec une puissance étrangère. D'ailleurs, la France abrite une importante communauté malgache et les 20.000 Français établis à Madagascar, constituent l'une des plus importantes communautés françaises d'Afrique.

Aussi n'est-il pas étonnant que beaucoup de citoyens français s'intéressent au sort de la Grande île. En juin 2002, des manifestations sont organisées à Paris. En même temps des citoyens français manifestent devant l'ambassade de France.

Les citoyens tout comme les politiciens malgaches sont donc attentifs aux points de vue de la diplomatie française. Cette dernière a toujours servi de relais vers la communauté internationale et la France reste le plus important des partenaires de Madagascar dans les relations bilatérales.

Or, pour la première fois dans cette longue histoire, lors de la dispute post-électorale de 2002, la diplomatie française a évité de jouer un rôle de premier plan. Elle s'est cantonnée derrière l'Union européenne⁵⁰ et a préconisé une médiation africaine. Des éléments conjoncturels et d'autres plus profonds expliquent ce changement d'attitude. D'une part, lors de la dispute post-électorale malgache, la France était en pleine période électorale et d'autre part la crise ivoirienne avait éclaté, ce qui a beaucoup accru la timidité de la diplomatie française.

⁴⁹ Le Royaume-Uni compte retirer son ambassade pourtant établie à Madagascar depuis le XIXème siècle, car les relations entre les deux pays ne sont pas suffisamment denses pour permettre au Royaume Uni d'entretenir une mission à Madagascar.

⁵⁰ En 1991, c'est pratiquement sur l'injonction secrète de la diplomatie française que Ratsiraka accepta de dissoudre son gouvernement et de nommer Guy Willy Razanamasy comme Premier Ministre de la transition, chargé d'organiser les élections générales alors que le conflit risquait de s'enliser pareillement.

Néanmoins, l'intégration à l'Europe transforme progressivement et en profondeur les relations de la France avec ses anciennes colonies. Désormais, la diplomatie française aura tendance à traiter les crises sur le continent africain en concertation avec ses alliés européens. La victoire de la droite lors des élections françaises n'entraîne pas un changement.

Le résultat en terre malgache fut que le nouveau gouvernement dans la continuité du précédent appela à la formation d'un gouvernement de coalition, à l'organisation d'un second tour et à la médiation africaine.

Dans le même temps, les partisans de Ravalomanana comme ceux de Ratsiraka pensèrent que la France continuait à accorder un certain crédit à Ratsiraka en dépit du fait que ses partisans avaient commencé à mener une politique de terreur dans les provinces. D'un autre côté, les partisans de Ratsiraka et lui-même pensaient bénéficier des réseaux françafrique pour s'accrocher au pouvoir. L'épisode des mercenaires en est l'illustration. Tous français, ces mercenaires furent amenés à Madagascar dans le Falcon prêté par le gouvernement français pour faciliter les déplacements des deux parties aux négociations à Dakar. Cependant, le Quai d'Orsay dénonça l'opération et les mercenaires furent interceptés en Afrique orientale. Dire que la France s'est totalement désengagée n'est que partiellement vrai car la diplomatie française avait été très active dans la mise en place de la médiation africaine.

En privilégiant la médiation africaine, les diplomatie française et européenne introduisirent une dimension nouvelle dans le rôle des acteurs extérieurs intervenant dans les conflits à Madagascar.

6 Madagascar et la médiation africaine

Certes, Madagascar est considéré comme une partie de l'Afrique, mais les relations avec le continent ont été toujours assez distantes⁵¹. Et sans doute le continent accorde-t-il une importance marginale à Madagascar. La crise malgache révélera aux uns et aux autres la nécessité de liens plus solidaires.

Dans un tel contexte, l'intervention d'un médiateur africain, en la personne d'Amara Essy, Secrétaire général de l'OUA est totalement inédite.

Son arrivée à Madagascar a été précédée par de nombreuses missions, notamment celles qui ont été menées à partir des îles voisines, en particulier Maurice et les Comores. Dès que le conflit a commencé à s'enliser, le président du Sénat mauricien conduisit une première mission commissionnée par la diplomatie française et comptant dans ses rangs nombre de parlementaires africains. Elle n'aboutit pas.

La première mission de médiation de l'OUA aura lieu à la mi-février 2002. Amara Essy, Secrétaire général de l'OUA la mène le 8 février. Il se rend sur la Place du 13 mai où se réunissent chaque jour les manifestants partisans de Ravalomanana et va voir Ratsiraka. Les deux protagonistes cherchent à s'en faire un allié et, comme tout bon négociateur, il est obligé d'aller dans le sens de l'une ou de l'autre partie selon les circonstances afin de faire s'asseoir tout le monde autour d'une table.

Il parvient à organiser une rencontre entre M. Ravalomanana et D. Ratsiraka le 13 février. Il semble que les deux protagonistes aient "accepté la tenue d'un second tour, avec toutes les garanties de transparence, en présence d'observateurs étrangers"⁵². Pensant avoir réglé l'affaire, Amara Essy s'envole vers d'autres cieux. Il passe le relais à Ibrahima Fall, Adjoint aux Affaires politiques du Secrétaire Général de l'ONU. Celui-ci débarque à Tananarive, en même temps que le Vice Premier Ministre et le Ministre des Affaires étrangères mauriciens, également Président de la Commission de l'Océan indien (COI). La mission d'Amara Essy semble être le point culminant de la médiation africaine.

En fait, Amara Essy en poussant les deux parties à passer au deuxième tour, déclenche indirectement (entre autres) une escalade commençant avec "l'auto-proclamation" de M. Ravalomanana le 22 février, suivie le 28 février de la proclamation de l'état de nécessité nationale par D. Ratsiraka.

Le 6 mars, une nouvelle mission de l'OUA, présidée par l'ancien Président du Cap-Vert arrive à Madagascar. Entre temps, l'organisation avait déclaré illégale la première investiture de M. Ravalomanana.

Pour les partisans de Ravalomanana et sans doute pour ceux, de plus en plus nombreux, qui commençaient à être épuisés par les conséquences des barrages, l'OUA avait pris parti pour Ratsiraka car il n'était aucunement question d'un deuxième décompte des voix dans les clauses des accords qui circulaient ici et là. La presse eut même des remarques désobligeantes à l'égard de l'OUA, considérée comme le syndicat des mal élus et des dictateurs du continent avec lesquels les Malgaches n'avaient rien à faire. Les missions suivantes, cautionnées par la Commission de l'Océan Indien et l'OUA, étaient vouées à l'échec.

C'est dans un tel contexte qu'Abdoulaye Wade, le président du Sénégal proposa ses bons offices. Des proches de Ravalomanana, dont Manandafy Rakotonirina, président du MFM (*Mpitolona ho an'ny Fandrosoan'i Madagasikara*), alors que tous les deux avaient été dans l'opposition, avaient eu

⁵¹ Mise à part l'Afrique du Sud, depuis l'indépendance, ce n'est qu'après la crise de 2002 qu'un pays africain entretiendra à Tananarive une ambassade.

⁵² Jean-Jacques Bozonnet: "Le scénario d'une sortie de crise est amorcé à Madagascar". Dans: Le Monde du 15/02/2002.

des relations suivies avec le président sénégalais, ils réussirent à gagner Abdoulaye Wade aux vues des partisans du changement. Le président sénégalais se chargera ensuite de se faire leur avocat au sein de l'OUA, changeant progressivement l'attitude de cette dernière.

Ces relations informelles permirent de sortir de la crise, même si les négociations "officielles" continuaient à suivre leur cours.

L'OUA et l'ONU facilitèrent une première rencontre le 18 avril à Dakar. Ravalomanana et Ratsiraka y signèrent un accord prévoyant plusieurs mesures⁵³ dont un nouveau décompte des voix, basé sur la confrontation des différents résultats. Un référendum sera organisé avec l'assistance de l'OUA, de l'ONU, de l'Union européenne et de la communauté internationale dans un délai de six mois en cas d'égalité et dans le cadre d'un "gouvernement de réconciliation nationale de transition"⁵⁴.

Selon l'accord, les deux protagonistes devront faire respecter la liberté de circulation des biens et des personnes. Cette deuxième clause incluait les exactions et autres actes de violence dans les provinces, les barrages et les actions de destruction des ponts.

Encensé par les milieux diplomatiques, l'accord ne satisfait aucune des deux parties⁵⁵. Les barrages routiers ne sont pas levés et les nominations des responsables provinciaux par le gouvernement de Ravalomanana continuent avec l'objectif de détruire les barrages par la force. En effet, entre-temps, une partie de l'armée avait décidé d'adopter une attitude de "neutralité positive" en aidant à l'installation du gouverneur de la province de Fianarantsoa, nommé par le gouvernement de Ravalomanana au détriment de celui qui était resté fidèle à Ratsiraka. Ce dernier tenta de se défendre et finira par être délogé par la force.

Le 29 avril, la Haute Cour Constitutionnelle (HCC), après un décompte des voix, proclame M. Ravalomanana vainqueur avec 51,46% des suffrages contre 35,9% pour le président sortant. Ce faisant la HCC légitime Ravalomanana qui est investi une deuxième fois le 6 mai. Et le 7 mai, en proclamant l'indépendance de leurs provinces, les cinq gouverneurs restés fidèles à D. Ratsiraka accélèrent l'engagement dans la neutralité positive d'une fraction de plus en plus importante de l'armée, imposant à tout le monde une sortie de conflit tenant compte de "l'évolution de la situation sur le terrain". Ainsi, dès le 31 mai, le gouvernement de M. Ravalomanana lance-t-il des offensives militaires après avoir mobilisé près de 2.000 réservistes.

Pendant ce temps, le 5 juin, à Libreville au Gabon, le Ministre des Affaires étrangères, Dominique de Villepin, tente de relancer les négociations en soutenant l'appel du président gabonais en faveur d'une nouvelle rencontre à Dakar. "Dakar 2" se tient les 8 et 9 juin avec la participation de représentants de l'OUA, de l'ONU, des deux protagonistes et des chefs d'Etat facilitateurs⁵⁶.

La médiation n'aboutit pas à un accord et recommande des mesures comme la tenue d'élections législatives anticipées, une période de transition, la levée des barrages, le démantèlement des milices, etc... Le 13 juin, D. Ratsiraka s'envole pour Paris, alors que ses fidèles ne contrôlent plus que deux provinces sur six. La réunion du 21 juin à Addis-Abeba prévue par Dakar 2 rassemble les chefs d'Etats de l'Organe central de l'OUA en présence de D. Ratsiraka, mais sans M. Ravalomanana.

⁵³ Voir annexe 3.

⁵⁴ Voir la composition du gouvernement de transition prévue par l'accord en annexe 3.

⁵⁵ "A Dakar, on a voulu sauver le capitaine des eaux en oubliant les matelots". L'Afrique Express N° 49 du 06/05/2002.

⁵⁶ Abdoulaye Wade (Sénégal), Omar Bongo (Gabon), Blaise Compaoré (Burkina Faso), Laurent Gbagbo (Côte d'Ivoire) et Denis Sassou Nguesso (Congo).

La médiation africaine est un fiasco de même que la stratégie de la diplomatie française qui en fut l'inspiratrice. Cette dernière entraîne avec elle l'Union Européenne dont certains membres étaient favorables à la reconnaissance de Ravalomanana.

Le 26 juin 2002, lors de la fête de l'indépendance, les Etats-Unis ainsi qu'un certain nombre d'autres pays reconnaissent M. Ravalomanana comme le président de Madagascar en dépêchant leurs ambassadeurs aux festivités, ce que ne fait pas la France. L'Union Africaine exclut Madagascar de ses rangs.

Les pays membres de l'Union Européenne attendent la position de la diplomatie française qui continue à s'accrocher aux lambeaux de Dakar 1 et 2. Le 3 juillet, Dominique de Villepin est obligé de faire le déplacement à Antananarivo pour reconnaître implicitement l'échec de la diplomatie française et tout aussi implicitement le nouveau régime⁵⁷.

En dépit de la volonté affichée par la France d'intervenir plus ou moins directement dans la vie politique de ses anciennes colonies, il n'en est pas moins vrai que sa diplomatie, même effacée derrière l'Union Européenne ou l'Union Africaine, reste l'inspiratrice directe des tentatives de médiation internationale à Madagascar. La plupart des puissances étrangères présentes à Madagascar tiennent compte de cette situation qui ne risque pas de changer tant que la France restera le partenaire le plus important de Madagascar dans les relations bilatérales. Le ministre des affaires étrangères françaises, Dominique de Villepin, lors de sa visite éclair en juillet, confirme la volonté de son pays de conserver cette situation.

La diplomatie française avait inspiré une sortie de crise passant par un gouvernement de transition et des élections. Or, en 1991 déjà, avec pratiquement les mêmes acteurs politiques – Ravalomanana en moins – Madagascar avait fait l'expérience d'un gouvernement d'union composé de représentants des différentes parties en présence. L'expérience fut peu probante et le remède fut pire que le mal, en particulier sur le plan économique. Elle permit le come-back inespéré de Ratsiraka sur la scène politique en 1996 et un retour à la case de départ.

Parmi les options disponibles, celle-ci paraissait la moins mauvaise? En effet, dès le 8 janvier, les bailleurs de fond, dont le représentant de l'Union européenne, appelèrent à une "interprétation commune des résultats du scrutin présidentiel", c'est-à-dire un décompte plus transparent des résultats du premier tour des élections présidentielles.

Certes, Ratsiraka argua qu'un tel procédé n'était prévu nulle part dans les textes et qu'il fallait se fier aux institutions existantes⁵⁸. De même, le contexte de l'époque pouvait faire apparaître une telle position comme un désaveu du camp de Ratsiraka et par ricochet comme un soutien au camp adverse. En d'autres termes, si la neutralité affichée passait toujours pour un engagement déguisé, pourquoi ne pas être plus réaliste?

⁵⁷ Le 26 juin 2002, alors que les Etats-Unis ainsi qu'un grand nombre de pays avaient reconnu le pouvoir de Ravalomanana. La diplomatie française s'en était tenue à ses thèses premières. Elle dépêcha le nouveau ministre des Affaires étrangères pour réparer l'impair : "Si l'art de la diplomatie est d'accomplir les choses sans les nommer, Dominique de Villepin est un ministre des Affaires étrangères prometteur. Au cours de sa visite officielle, mercredi 3 juillet à Madagascar, il n'a jamais prononcé le mot qui brûlait les lèvres de ses interlocuteurs: 'reconnaissance'. (...) Et pourtant, le voyage éclair du chef de la diplomatie française était-il autre chose que la matérialisation de cette reconnaissance impossible à avouer?". Jean-Jacques Bozonnet: "La France reconnaît de facto le régime du président Ravalomanana à Madagascar". Dans: Le Monde du 05/07/2002.

⁵⁸ Lui-même avait refusé la venue d'observateurs internationaux lors du premier tour et l'administration avait tenté d'empêcher la constitution d'un consortium d'observation des élections, qui aurait regroupé, en vue de mettre les moyens en communs, toutes les organisations locales d'observation des élections.

Dès le premier tour, Ravalomanana était en tête et contrairement à ce que laissent penser beaucoup d'observateurs, il n'était pas hostile à un deuxième tour.

Certains partisans de Ratsiraka voulaient le faire élire dès le premier tour en pratiquant des fraudes massives et comptaient sur un deuxième tour en utilisant les mêmes procédés pour faire élire leur poulain comme il a toujours été élu.

Le décompte des voix aurait fait apparaître les fraudes, et même si celles-ci⁵⁹ avaient été d'une faible ampleur, leur révélation aurait confirmé aux yeux de l'opinion ce que le régime avait toujours pratiqué depuis près d'un quart de siècle. Ratsiraka aurait payé d'une manière plus honorable ses fautes d'antan dans un contexte d'avancée démocratique et dans lequel les élections auraient été balisées aussi bien par les observateurs que par les citoyens.

La première expérience de médiation internationale s'est soldée par une déconfiture de la diplomatie française qui a entraîné dans son sillage l'Europe. Elle jeta en outre un discrédit de plus sur les médiations africaines et n'a fait que laisser traîner en longueur et inutilement la crise, contribuant à l'éclatement d'une guerre civile de basse intensité.

Quoi qu'on en dise, les médiations internationales resteront pour un moment inspirées par la diplomatie française. Cela dit, certaines puissances comme les Etats-Unis⁶⁰ semblent avoir adopté une autre forme de réalisme. Ces derniers, en reconnaissant Ravalomanana et en acceptant le décompte "rapide" effectué par la Haute Cour Constitutionnelle qui lui donna la victoire, contribuèrent à accélérer la sortie de la crise alors que les autres puissances importantes étaient encore dans l'expectative et espéraient faire appliquer les accords de Dakar, obsolètes depuis longtemps.

Quoi qu'il en soit, les Malgaches imposèrent une solution à la malgache car en dépit d'une sortie de crise par les armes, les affrontements qui durèrent plusieurs mois firent largement moins de victimes que la crise ivoirienne. De plus, la médiation des acteurs internationaux s'inspire aussi d'autres valeurs que celles qui avaient été annoncées. Après son séjour malgache, Amara Essy s'était précipité au Zimbabwe pour adouber Mugabe⁶¹ dont la réélection ne représente pas un parangon d'"élections libres et transparentes".

⁵⁹ La Lettre de l'Océan indien N° 976 du 15/12/2001: Madagascar. Gros risque d'irrégularités électorales.

⁶⁰ Lors de la tragédie du 11 septembre, l'anti-américanisme du socialiste repentini Ratsiraka refit surface puisqu'il déclara que les Etats-Unis n'avaient récolté que ce qu'ils avaient semé.

⁶¹ L'Union Européenne n'est pas en reste, car selon Stephen Smith et Jean-Pierre Tuquoi "Les exemples de la Zambie et du Zimbabwe témoignent de son incapacité (...) à exercer un droit d'ingérence démocratique pour enrayer la fraude électorale en Afrique. Or, l'Union européenne s'arroge pourtant ce droit en envoyant des 'missions d'observation électorale' et en menaçant de sanctions, dans la convention d'aide qui la lie au continent africain, les pays violant la volonté populaire et les libertés fondamentales. Après l'élection présidentielle du 27 décembre en Zambie, les observateurs européens avaient dénoncé 'de nombreuses irrégularités qui minent le concept d'une élection libre et équitable'. Cela n'a pas empêché, le 2 janvier, la proclamation comme président de Levy Mwanawasa, l'héritier que s'était choisi le chef de l'Etat sortant, Frederick Chiluba. Le 8 janvier, à Lusaka et dans plusieurs villes de province, des centaines de femmes ont défilé seins nus, en signe de dépouillement, pour protester contre le "truquage" des élections. Le lendemain, une mission du FMI a assuré le 'nouveau' pouvoir de son soutien...". S. Smith et J-P. Tuquoi: "La question de la régularité des scrutins présidentiels agite Madagascar et le Zimbabwe". Dans: Le Monde du 13/01/2002.

7 Conclusions et recommandations

Si le contexte économique n'a pas été un facteur déterminant ayant déclenché la dispute post électorale de 2002, on ne peut cependant pas ignorer le fait que la crise se soit développée dans un contexte économique général difficile, même si à court terme il apparaît comme en voie d'amélioration. La croissance démographique reste globalement supérieure au taux de croissance de l'économie.

En 2001-2002, il semble qu'à la base de la crise, il y ait eu l'aspiration, d'une grande partie de la population à une vie démocratique plus importante, expression d'une lassitude à l'égard d'un régime finissant.

Les facteurs favorables à l'éclatement d'un conflit généralisé à l'échelle nationale, avec des expressions plus moins violentes selon les régions, furent les réactions des dirigeants d'alors et, dans une moindre mesure, celles de leurs partisans civils, face à cette demande. L'esprit de ces réactions a été le tribalisme politique – qui a inspiré l'instauration de barrages anti-économiques autour de la capitale, barrages destinés à pousser les populations victimes à se dresser contre les dirigeants tananariviens – ainsi que les milices provinciales utilisées pour réprimer l'opposition en province, en faisant croire que celles-ci étaient en faveur du régime contesté.

Inspirée essentiellement par la diplomatie française, la médiation internationale, en particulier africaine, pourtant en développement dans un contexte de globalisation croissante, a été peu efficace avec ses "packages" prêt-à-porter, en particulier lorsqu'elle a tenté d'imposer des solutions qui ne tenaient pas compte de l'évolution de la situation sur le terrain. Il est clair que la diplomatie américaine qui a adopté une position plus réaliste a contribué à une sortie de crise plus efficace.

De même, dans un contexte de passions, les médiateurs traditionnels et institutionnalisés de la société civile locale ont été interpellés et ont dû opter pour des positions partisans.

Pourtant en dépit de sa longueur et des risques réels de dérapages, la crise de 2002 qui a duré six mois au moins et touché l'ensemble de Madagascar, n'a fait que quelques dizaines de victimes, ce qui est sans commune mesure avec le nombre des victimes lors de la crise ivoirienne pendant la même période. Il faut sans doute mettre cela au crédit de mécanismes locaux de résolution de conflits, qui restent peu étudiés.

Quant à l'année 2005, le régime né en 2002, malgré une faible légitimité électorale, a été porté par un élan en faveur d'un réel désir de changement. Il a bénéficié de ce fait d'une période d'état de grâce et de la sympathie de la communauté des bailleurs de fonds extérieurs. De plus, les prochaines échéances électorales sont en 2007. Elles sont assez éloignées pour permettre aux nouveaux dirigeants de faire leurs preuves et assez proches pour laisser à l'opposition l'espoir d'une alternance institutionnalisée.

D'ici à 2007, il semble peu probable que le pays connaîtra donc une crise comparable à celle de 2002 et ce en dépit de contestations parcellisées, souvent politisées, comme celles des enseignants universitaires et des juges dont les dirigeants sont aussi membres de l'opposition.

Dans le contexte de 2005, marqué

- par une aggravation de la pauvreté, en particulier parmi les couches pauvres urbaines qui sont aussi les plus visibles sur la scène politique
- par une fragmentation et un affaiblissement de l'opposition qui permet un exercice de l'autorité sans contre-pouvoir efficace

- par une proximité des organisations de la société civile et du pouvoir, réduisant d'autant l'existence de médiateurs locaux en cas de conflits
- par l'absence d'échéances électorales décisives,

la stabilité, c'est-à-dire l'absence de conflits hors institutions, passe par

- un renforcement progressif de la société civile dans le monde rural et plus globalement sa visibilité plus grande en politique
- la maturité démocratique des Malgaches, en particulier des citoyens dont le poids dans la destinée politique de la Grande île reste prépondérant.

La faible prégnance de l'idéologie tribaliste même au plus fort de la crise politique de 2002 illustre cette maturité qu'il convient d'entretenir.

En dépit des difficultés économiques et d'un certain nombre de pratiques du nouveau régime, l'opinion publique et les organisations de la société civile ne se décident pas à suivre les partis d'opposition; comme le montre le faible empressement témoigné par celles-ci à suivre l'appel du RFN en particulier et de l'opposition en général. Le nouveau régime, cependant, n'est pas à l'abri d'un revirement de cette opinion qui a montré à maintes reprises sa versatilité.

Les dirigeants de Madagascar, comme en témoignent les discours critiques des chefs du pouvoir législatif (Sénat et Assemblée nationale) – pourtant membres du parti présidentiel – lors d'occasion solennelle comme la traditionnelle présentation des vœux, sont conscients des faiblesses du régime qui risquent de se retourner contre lui.

On ne peut donc pas dire que le régime manque d'une légitimation interne et cela en dépit des contentieux électoraux et des doutes pesant sur les véritables résultats des élections présidentielles de décembre 2001.

Toutefois, un désaveu des bailleurs de fonds serait tout aussi fatal qu'un retournement de l'opinion publique et ouvrirait sans doute la porte à des troubles extra constitutionnels que permettrait l'opposition dans sa version radicale.

En fait, ce qu'espère une partie de l'opposition, ce n'est pas tant de chasser Ravalomanana du pouvoir, mais plutôt d'y participer à ses côtés.

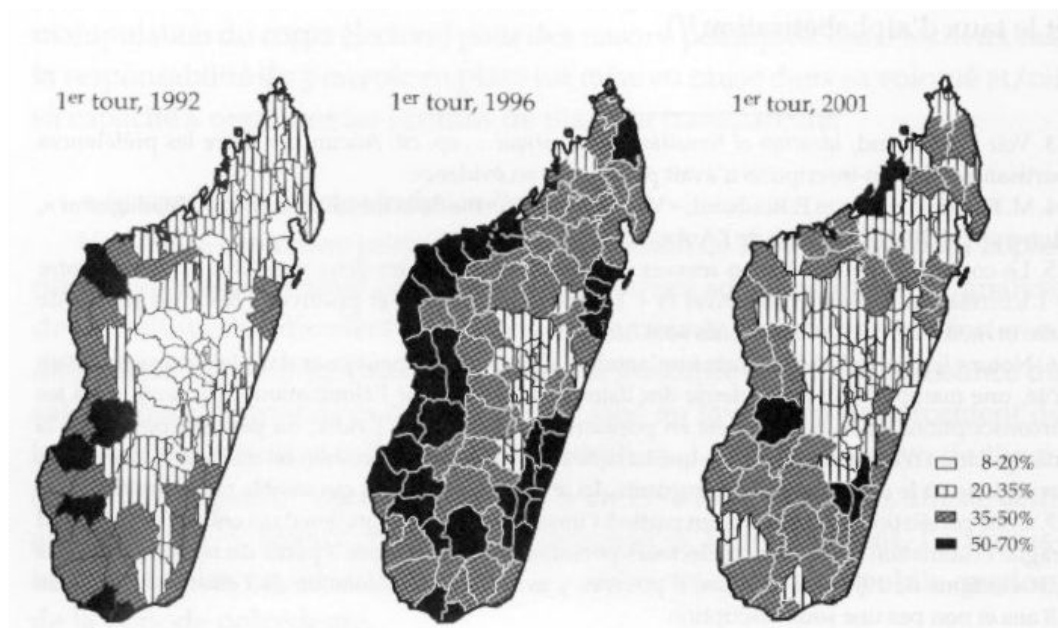
Dans une situation de raréfaction des ressources, les élites politiques voient en l'Etat une source de prébendes. La participation au pouvoir peut ainsi être obtenue grâce à ces pressions. Les nombreuses rumeurs de remaniements de gouvernement qui visaient en particulier le Premier Ministre vont dans ce sens. Mais un gouvernement rassemblant des forces contradictoires, comme l'a montré le passé, a toujours conduit à des situations chaotiques, comme ce fut le cas sous Albert Zafy, sous la brève présidence duquel les remaniements ministériels incluant le Premier Ministre furent pléthoriques.

Bibliographie

- Banque mondiale 1996: Madagascar Poverty Assessment. Washington DC.
- Cole J. 2004: Fresh contact in Tamatave. Madagascar, sex money and intergenerational Transformation, in: American Ethnologist Vol 31, Issue 4. 573-588.
- Dorosh P. et al. 2003: Moteurs économiques pour la réduction de la pauvreté à Madagascar. Analyse économique améliorée pour la prise de décision à Madagascar. Cornell University, USAID.
- Fafchamps M. and B. Minten 2004: Public service provision, User fees and Political Turmoil. University of Oxford, Cornell University.
- Fafchamps M. and B. Minten 2004: Crime Transitory poverty and isolation. Evidence from Madagascar. University of Oxford, Cornell University.
- Million E. 2002-2003: Madagascar 16 décembre 2001. Regards sur une élection présidentielle Contestée. Mémoire de fin d'études de l'Institut d'études politiques de Toulouse.
- Politique africaine N° 52, Décembre 1993: Madagascar. Paris: Karthala.
- Politique africaine N° 86, Juin 2002: Madagascar. Les urnes et la rue. Paris: Karthala.
- Programme ILO 2002a: Etude de l'impact de la crise politique sur le secteur de l'éducation de base, dans: Crise politique Policy Brief Vol 6. Antananarivo / Programme Ilo. Cornell University.
- Programme ILO 2002b: Etude de l'impact de la crise politique sur le secteur santé. Résultats de l'enquête rurale et urbaine au niveau des centres de santé pendant le mois de juin 2002, dans: Crise politique Policy Brief Vol 5. Antananarivo / Programme Ilo. Cornell University.
- Raison-Jourde F. et S. Randrianja (sous la direction de) 2002: La nation malgache au défi de l'ethnicité. Paris: Karthala.
- Rakotomanana et al. 1998: L'emploi, le chômage et les conditions d'activités dans l'agglomération d'Antananarivo. 1995-1998. La reprise se confirme, document 9831/E. Antananarivo: MADIO.
- Randrianja S. 2003: Be not Afraid. In: African Affairs 102/407. 309-329.
- Razafindravonona et al. 2001: Evolution de la pauvreté à Madagascar. 1993-1999. Antananarivo: Instat.
- Roubaud F. (sous la direction de) 2002: Madagascar après la tourmente. Regards sur dix ans de transitions politique et économique, dans: Afrique contemporaine numéro 202-203. Paris: La Documentation française.

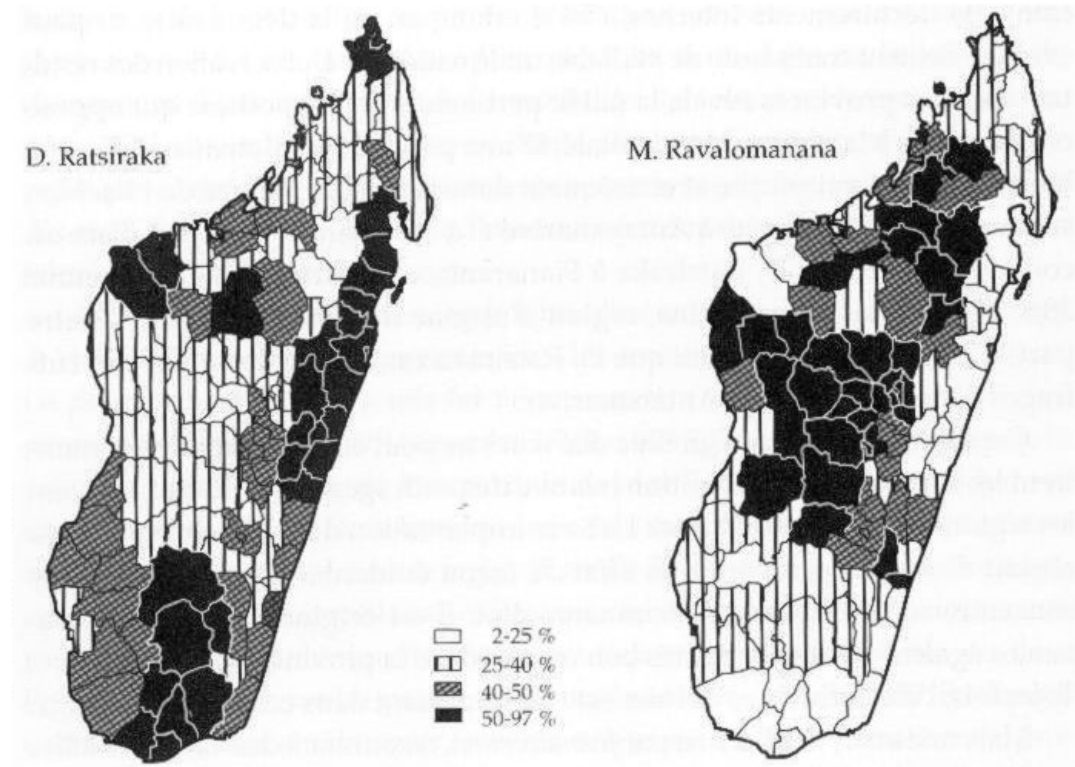
Annexes

Annexe 1: Taux d'abstention aux élections présidentielles



Source: Politique africaine N° 86.

Annexe 2: Les deux principaux candidats au premier tour de 2001
Selon le premier comptage de la HCC



Source: Politique africaine N° 86.

Annexe 3: Les accords de Dakar

DAKAR, 18 avril (AFP) - 16h13 -
ACCORD

Didier Ratsiraka, président de la République, candidat à la présidence de la République de Madagascar, d'une part,

Marc Ravalomanana, candidat à la présidence de la République de Madagascar d'autre part,

Sous les auspices de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA), représentée par son secrétaire général, M. Amara Essy, et de l'ONU, représentée par M. Ibrahima Fall, représentant personnel du Secrétaire Général, tous assistés des chefs d'Etat facilitateurs soussignés,

Sont convenus d'arrêter ce qui suit:

Vu l'arrêt n° 4 du 16 avril 2002 de la Chambre administrative de la Cour Suprême dont l'application implique un nouveau décompte contradictoire des voix.

Article 1. Les parties conviennent que dans l'hypothèse où aucun candidat n'a obtenu la majorité requise pour être élu au premier tour de scrutin, un référendum populaire portant sur le choix entre les deux candidats sera organisé avec l'assistance des Nations Unies, de l'OUA, de l'Union Européenne et de la communauté internationale dans un délai de six mois au maximum.

Article 2. Dans ces conditions, un gouvernement de réconciliation nationale de transition sera mis en place selon les principes suivants:

- Le Premier ministre sera désigné d'un commun accord entre M. Didier Ratsiraka et M. Marc Ravalomanana.
- Sur les cinq ministères de souveraineté, M. Ravalomanana proposera deux personnalités à l'Intérieur et aux Finances.
- Tous les autres membres du gouvernement seront désignés d'un commun accord, à raison de la moitié par M. Didier Ratsiraka et l'autre moitié par M. Marc Ravalomanana.

Article 3. Les deux parties conviennent, dès la proclamation des résultats, de mettre en place un Conseil supérieur de la transition, dont la mission est de veiller au bon déroulement de la transition. M. Marc Ravalomanana est désigné en qualité de président de cette institution, avec rang protocolaire de deuxième personnalité de l'Etat.

Article 4. A la place de l'actuel Comité national électoral (CNE), il est créé une Commission électorale indépendante chargée de la préparation et de l'organisation de la consultation populaire.

Article 5. MM. Didier Ratsiraka et Marc Ravalomanana s'engagent, dès la signature du présent accord, à faire respecter la liberté de circulation des biens et des personnes, à arrêter immédiatement toutes les menaces et violences sur les personnes et les biens ainsi que le dynamitage des ponts et à lever tous les barrages sur toute l'étendue du territoire national.

Fait à Dakar, le 18 avril 2002

Suivent les signatures de:

M. Didier Ratsiraka

M. Marc Ravalomanana

M. Amara Essy, secrétaire général de l'OUA

M. Ibrahima Fall, représentant personnel du Secrétaire général

Abdoulaye Wade, président de la République du Sénégal, au nom du groupe des chefs d'Etat facilitateurs:
Mathieu Kérékou (Bénin), Laurent Gbagbo (Côte d'Ivoire), Joaquim Alberto Chissano (Mozambique).

Publications de swisspeace

Working Papers

(CHF 15.- plus envoi & emballage)

2 | 2005

Reto Weyeremann
A Silk Road to Democracy? FAST Country Risk
Profile Kyrgyzstan.
February 2005.
ISBN 3-908230-57-8

1 | 2005

Emily Schroeder, Vanessa Farr and Albrecht
Schnabel
Gender Awareness in Research on Small Arms
and Light Weapons. A Preliminary Report.
January 2005.
ISBN 3-908230-56-X

3 | 2004

Cordula Reimann
Gender in Problem-solving Workshops. A Wolf in
Sheep's Clothing?
November 2004.
ISBN 3-908 230-55-1

2 | 2004

Mô Bleeker Massard and Jonathan Sisson (eds.)
Dealing with the Past. Critical Issues, Lessons
Learned, and Challenges for Future Swiss Policy.
KOFF Series
Second Edition
ISBN 3-908 230-58-6

1 | 2004

Daniel Schwarz and Heinz Kruppenacher
Von der Terrorismusbekämpfung zur
Konfliktbearbeitung.
August 2004.
ISBN 3-908 230-53-5

1 | 2003

Mô Bleeker (ed.)
Colombia: Conflict Analysis and Options for
Peacebuilding Assessing Possibilities for Further
Swiss Contributions.
KOFF Series
April 2003.
ISBN 3-908230-51-9

1 | 2002

Christoph Spurk
Media and Peacebuilding: Concepts, Actors and
Challenges, KOFF Series.
November 2002.
ISBN 3-908230-49-7

No 34

Heinz Kruppenacher and
Susanne Schmeidl
Practical Challenges in predicting Violent
Conflicts. FAST: An Example of a comprehensive
Early-Warning Methodology.
October 2001.
ISBN 3-908230-48-9

No 33

Heinz Kruppenacher
Conflict Preventions and Power Politics. Central
Asia as a Show Case.
July 2001.
ISBN 3-908230-46-2

No 32

Vicken Cheterian
Little Wars and a Great Game: Local Conflicts
and International Competition in the Caucasus.
July 2001.
ISBN 3-908230-46-2

KOFF Peacebuilding Report 1/2001

Barnett R. Rubin, Ashraf Gahani, William Maley,
Ahmed Rashid and Oliver Roy.
Afghanistan: Reconstruction and Peacebuilding
in a Regional Framework.
July 2001.
ISBN 3-908230-47-0

No 31

Schweiz. Friedensstiftung (Hrsg.)
"Frauen an den Krisenherd".
Summer 2000.
ISBN 3-908230-37-3

No 30

Patricia Barandun

A Gender Perspective on Conflict Resolution: The Development of the Northern Ireland Women's Coalition (NIWC) and its Role in the Multi-Party Peace Talks (1996-1998).

March 2000.

ISBN 3-908230-35-7

No 29

Hanne-Margret Birckenbach

Präventive Diplomatie. Das Beispiel der OSZE-Mission in Estland unter besonderer Berücksichtigung der Beteiligung von Frauen.

May 1999.

ISBN 3-908230-34-9

No 28

Daniel Ziegerer

Umweltveränderung und Sicherheitspolitik aus der Sicht der NATO.

October 1998.

ISBN 3-908230-33-0

No 27

Günther Baechler

Zivile Konfliktbearbeitung in Afrika.

Grundelemente für die Friedensförderungspolitik der Schweiz.

March 1998.

ISBN 3-908230-32-2

Conference Papers

(CHF 15.- plus envoi & emballage)

1 | 2003

swisspeace Annual Conference 2003

Adding Fuel to the Fire – The Role of Petroleum in Violent Conflicts.

April 2004.

ISBN 3-908230-52-7

1 | 2002

swisspeace Jahreskonferenz 2002. Die Friedenspolitik der Schweiz. Akteure – Instrumente – Perspektiven.

November 2002.

ISBN 3-908230-50-0

Autres

(CHF 15.- plus envoi & emballage)

Susanne Schmeidl with Eugenia Piza-Lopez

Gender and Conflict Early Warning: A Framework for Action.

June 2002.

ISBN 1-898702-13-6

Brochures d'information

Brochure de swisspeace en Français, Allemand et Anglais

Brochure de NCCR en Français, Allemand, Anglais et russe

Newsletter

Veuillez vous inscrire sur www.swisspeace.org pour le newsletter gratuit de KOFF (Centre de promotion de la paix)

Autres publications

La liste complète de nos publications est disponible sur notre site web:

www.swisspeace.org/publications

Feuille de commande

Working Paper No _____

Conference Paper No _____

Autres publications _____

Titre / auteur _____

Nom _____

Prénom _____

Institution _____

Rue _____

Code postal, ville _____

Pays _____

Tél/Fax _____

E-mail _____

Date _____

Signature _____

Envoyez ou faxez cette feuille à:

swisspeace,
Sonnenbergstrasse 17
Case postale, 3000 Bern 7, Suisse
Tél: +41 (0)31 330 12 12
Fax: +41 (0)31 330 12 13
info@swisspeace.ch
www.swisspeace.org



**Schweizerische Friedensstiftung
Fondation suisse pour la paix
Fondazione svizzera per la pace
Swiss Peace Foundation**

**swiss
peace**

Sonnenbergstrasse 17
P.O. Box, CH-3000 Berne 7
Tel +41 (0)31 330 12 12
Fax +41 (0)31 330 12 13
info@swisspeace.ch
www.swisspeace.org